GAZETTE

DE

CHAMPFLEURY

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

1er Décembre 1856

PRIX DU VOLUME : 60 CENTIMES

PARIS
BLANCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
78, RUE RICHELIEU, 78

1856

GAZETTE

DE

CHAMPFLEURY

PARIS. TYP. DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GR.-AUGUSTINS, 5.

GAZETTE

DE

CHAMPFLEURY

Ne cra ndre ni amis ni ennemis

1er DÉCEMBRE 1856

PARIS
BLANCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
78, RUE RICHELIEU, 78
Ancienne maison Hetzel.

1856

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

LETTRE A MONSIEUR LE MINISTRE D'ÉTAT.

Monsieur le ministre,

Supposons une famine. Un citoyen trouve un moyen oublié pour parer à la calamité publique ; ne consultant que l'intérêt de ses semblables, il adresse un mémoire au ministre de l'agriculture pour exposer les idées qu'il croit utiles.

Il y a famine de comédies, monsieur le ministre.

Depuis *le Mariage de Figaro*, il n'y a pas eu de comédie en France.

Par *comédie*, j'entends une œuvre dramatique résumant une époque, résistant aux engouements de la mode, s'appuyant sur des passions éter-

nelles, possible à la représentation deux cents ans après la mort de l'auteur, toujours vivante, toujours jeune, fertile en enseignements.

La première république n'a rien laissé, ni l'empire, ni la restauration.

Collin d'Harleville, Picard, Casimir Delavigne, Luce de Lancival, Etienne, etc., sont loin d'atteindre à la hauteur des hommes de second ordre tels que Regnard, Marivaux, Lesage et même Dancourt.

Vers la fin de la restauration apparaît un homme habile, grand travailleur, producteur obstiné qui a fait longtemps les délices de Paris, de la province, dont l'œuvre s'est répandue dans toute l'Europe. Faut-il nommer l'heureux M. Scribe, aussi fécond à lui seul que deux Lope de Véga? Mais M. Scribe tant admiré, qui n'a compté que des succès, recueillera de son vivant tout ce qu'il avait le droit d'attendre de son immense fécondité. M. Scribe n'a même pas la force goguenarde et populaire qui enfanta un jour par hasard la farce cynique de *Robert-Macaire*.

Je ne suis pas le premier à constater le rang qu'occupera un jour *Robert-Macaire* dans l'histoire du théâtre sous Louis-Philippe; des esprits

distingués en ont montré les côtés vivants et brutalement satiriques. La caricature nous offre souvent de ces crayonnages grossiers qui subsistent par la pensée qui a guidé la main d'un dessinateur maladroit.

A la date de 1828, on rencontre un groupe important, MM. de Vigny, Victor Hugo, Dumas, qui cherchent à révolutionner l'art dramatique en France et s'avancent fièrement, portant haut le drapeau de Shakespeare. Ce groupe historique, qui fera époque, fut imposant par ses croyances, par ses luttes, par son audace, et surtout par l'ensemble de ses manifestations. Peintres, comédiens, poëtes, romanciers étaient dans le grand complot qui fut dit *romantique*. Les Espagnols et les Anglais servaient de parrains glorieux aux jeunes enthousiastes qui ne doutaient de rien, niaient la tradition et semblaient avoir pris comme poétique dramatique définitive, le *drame*. Sous prétexte de *couleur locale*, il fut permis pendant vingt ans d'infester le théâtre de prétendus personnages historiques qui commettaient une série de crimes à donner le frisson. On ferait un martyrologe énorme des personnages tourmentés et mis à mort par le drame romantique. Ceux qui se

posaient en adversaires des classiques obtinrent une réaction momentanée d'une vingtaine d'années contre la forme académique de la tragédie ; mais ils n'étaient pas dans le sentiment de la nation, qui veut avant tout la *comédie*. Nous ne sommes ni Espagnols ni Anglais ; pour suivre jusqu'au bout l'exemple de Shakespeare, de Caldéron et de Lope de Véga, il fallait en même temps, comme ces grands génies, mélanger l'œuvre dramatique d'œuvres comiques. Shakespeare interrompt tout à coup sa série de compositions historiques pour se lancer dans des fantaisies d'où le grotesque n'est pas exclus. Il en est de même de Caldéron. Lope de Véga a plus écrit de comédies que de drames. Les romantiques s'en tinrent au drame et ne tentèrent pas la plus petite pointe dans le domaine de la comédie. C'est qu'il est plus difficile de peindre les vices de l'homme que ses crimes. Les Grecs ont trois grands dramaturges, Sophocle, Eschyle, Euripide, et ne peuvent montrer qu'un Aristophane.

Les romantiques, que l'histoire appréciera, ne firent qu'une manifestation dramatique de transition.

A la même époque, un grand homme qui a

jeté la meilleure partie de ses forces dans le roman, voyait souvent voltiger devant son bureau le génie dramatique qui lui montrait une foule enthousiaste, des auditeurs visibles à la place de lecteurs invisibles, un nombreux public assemblé, ému, au lieu d'un acheteur isolé, inconnu. M. de Balzac était admirablement doué pour le théâtre, il l'a prouvé plus tard ; mais il marchait trop en avant de son époque. Personne ne le comprit, il supporta des affronts semblables à ceux d'un collégien qui va porter son premier vaudeville à un théâtre, et il mourut sans jouir du succès de *Mercadet*, la seule tentative de comédie de notre époque.

Mercadet est le seul essai de grande comédie depuis *le Mariage de Figaro*.

Le siècle, monsieur le ministre, est aux tentatives industrielles, au commerce d'argent, aux fortunes subites; des hommes de rien hier sont les puissances d'aujourd'hui. Combien depuis la mort de Balzac ne rencontre-t-on pas de *Mercadets*, de *faiseurs*, que d'heureuses spéculations ont élevés tout à coup?

Mercadet est une comédie, parce que M. de Balzac s'était appliqué à peindre un des côtés do-

minants de l'époque, l'argent; aussi, ceux qui ont assisté à la première représentation se rappelleront *l'indignation* profonde des gens adroits, à conscience facile. Ils voulaient faire croire que l'auteur était le *coquin,* et ils étaient condamnés par leurs propres enthousiasmes de *vertu* subite. La minorité, composée d'honnêtes gens, applaudissait; la majorité s'indignait. Le scandale fut tel que la pièce fut arrêtée momentanément; mais le ministre d'alors reconnut à la lecture de la comédie qu'il avait été trompé, et cent représentations successives furent le châtiment des gens qui reconnaissaient leur portrait trop fidèle.

Personne aujourd'hui ne doute que si *Mercadet* n'eût été joué à son heure, si M. de Balzac eût été encouragé, ce grand homme ne nous eût laissé des comédies supérieures. Il avait la volonté doublée d'une forte intelligence, il aurait certainement donné à la Comédie française quelque chef-d'œuvre; mais comment était-il accueilli à cette même *Comédie* qui perdra son nom glorieux et qui a déjà perdu une partie de son influence à représenter des œuvres ternes et bâtardes? En fouillant dans les journaux du temps, il serait facile de retrouver une sorte de note com-

muniquée par les sociétaires qui déclaraient que, par *respect* pour l'auteur, ils refusaient *Mercadet*, la comédie présentée par M. de Balzac.

De tout temps le jury de la Comédie française a commis de ces bévues, sans en retirer d'enseignement.

En 1830, M. Paulin, éditeur des *Œuvres inédites* de Diderot, offrait à la Comédie française le manuscrit de *Est-il bon ? Est-il méchant ?* comédie posthume de l'auteur du *Père de famille.* M. Taschereau, en publiant cette comédie dans la *Revue rétrospective*, a dit quel fut le sort de cette tentative :

« Les lecteurs-jurés, qui demandent des pièces à leurs fournisseurs, *n'ont pas même cru devoir examiner la comédie de Diderot.* »

J'ai toujours eu un vif enthousiasme pour Diderot, dont l'influence a été si grande à notre époque. Romans, histoire, philosophie, critique, l'illustre encyclopédiste a tout abordé avec un bonheur égal à sa hardiesse. Son œuvre passionnée est aussi vivante aujourd'hui qu'il y a un siècle ; ce qui m'étonnait le plus était que son théâtre bourgeois et vertueux ne répondît pas absolument aux principes qu'il émettait. *Le Fils*

naturel, *le Père de famille*, avec des qualités particulières, sont empreints d'une espèce de système qui nous a valu trop de drames à sentiment de la France et de l'Allemagne, pièces larmoyantes dont Mercier et Kotzebue sont les plus sérieux représentants.

La vertu à l'état d'enseignement, des larmes un peu factices, de la sensiblerie, de la sentimentalité (ce qu'on a appelé le *style mouillé*), telles sont les bases du nouveau drame bourgeois dont Beaumarchais fut victime le premier dans sa trilogie de *Figaro*, qui se dénoue si misérablement par *la Mère coupable*. Si ces nouvelles doctrines poussèrent Sédaine à écrire *le Philosophe sans le savoir*, combien de drames piteux engendra cette tragédie bourgeoise qui inscrivait ce titre sur son drapeau ?

Dès les premières scènes de la comédie de Diderot, je reconnus que le philosophe s'était enfin trouvé ; il avait ôté son habit marron d'homme vertueux, il avait essuyé ses larmes de père de famille, il s'était regardé dans un miroir, et il avait souri ; toutes les passions qui s'agitaient en lui, il les avait recueillies et couchées sur le papier ; tous les mobiles qui le dirigeaient dans la vie étaient

accusés vivement et finement. La comédie était enfin trouvée.

Est-il bon? Est-il méchant? voilà la vraie comédie, un mélange de Scapin et de Figaro pour type principal, une action spirituelle qui court à travers les quatre actes. Diderot le philosophe, l'historien, le conteur, le critique, pouvait s'appeler Diderot l'auteur dramatique.

Plein d'enthousiasme, je publiai alors dans un grand journal politique trois articles sur cette comédie : je croyais à la puissance des journaux, et je ne doutais pas que M. Arsène Houssaye, directeur des Français, qui a beaucoup écrit sur le dix-huitième siècle, ne profitât de mon avertissement; mais nous étions en 1851, et les événements politiques se succédaient avec une telle rapidité, que les questions littéraires préoccupaient peu d'esprits.

Qu'est-ce que trois articles de journaux pour un homme partagé entre les tracasseries d'acteurs et d'actrices, entre les réclamations d'auteurs vivants sans cesse apparaissant sur le seuil de son cabinet, plus terribles que le spectre de Banquo! Dans mon innocence, je croyais qu'il suffisait d'émettre une idée utile, persuadé qu'elle serait recueillie im-

médiatement par ceux qui ont pour mission de rechercher des œuvres dignes de notre premier théâtre.

Plus tard, un an après, M. Arsène Houssaye voulut bien me demander une comédie. « Il y aurait, dis-je au directeur de la Comédie française, un événement plus honorable pour votre direction si vous mettiez en lumière la comédie posthume de Diderot.» M. Houssaye ne la connaissait pas, et me pria de la lui confier.

Cela se passait en 1852 ; j'allais de loin en loin savoir des nouvelles de cette comédie, persuadé de son importance, de son succès. On me répondait qu'elle passait par diverses mains, qu'on l'examinait; M. Houssaye me demandait quel serait l'acteur propre à jouer le principal rôle.

En effet, la question était sérieuse. Il y a dans le répertoire classique de ces rôles énormes qui écrasent un acteur, à cause même de leur popularité. Tels sont le *Misanthrope, don Juan, Figaro*. Jamais un peintre chargé de rendre la physionomie de *don Quichotte* n'a pu parvenir à la hauteur de ce type immortel ; ces grandes créations sont accablantes par leur précision même, autour de laquelle flottent comme des

nuages épais les commentaires des enthousiastes. Cette figure du *Misanthrope* que je vois si précise, semble éblouir les meilleurs acteurs : ou ils sont consternés d'effroi en s'en approchant et en voulant l'étudier, ou bien de plates médiocrités se coiffent de la grande perruque et de l'habit à rubans verts, s'imaginant naïvement qu'ils sont le *Misanthrope*.

Hardouin, le meneur de la comédie *Est-il bon? Est-il méchant?* sans être à la hauteur du *Misanthrope*, est un homme de la famille de *Figaro*, encore un de ces rôles que tout le monde essaye et que personne ne joue. *Hardouin*, c'est Diderot lui-même, Diderot l'enthousiaste, Diderot le moraliste, Diderot l'ami de la vertu, Diderot le déclamateur, Diderot le conteur, enfin Diderot faisant le mal pour arriver au bien. Certes, il y a là de quoi effrayer un acteur consciencieux. J'appris qu'un des plus spirituels comédiens du Théâtre-Français avait lu la pièce et ne l'avait pas comprise. Je souris, car je ne demandais pas plus de huit jours pour lui faire comprendre cette pièce spirituelle, si claire et si amusante.

Il s'agit d'un homme qui, pour parvenir à ses fins, faire le bonheur des autres, trompe tout le

monde, ministre, amis, maîtresses ; c'est un philosophe-Scapin, se jouant de la société et se moquant des moyens pour arriver aux résultats. Hardouin joue avec les causes et ne s'inquiète que de l'effet. Son ardent amour de l'humanité le pousse à servir ceux qui l'entourent ; il les trompera, mais il les rendra heureux. A la fin de la pièce, chacun indigné d'avoir été pris pour dupe par Hardouin, se demande : *Est-il bon ? Est-il méchant ?* Et la toile tombe, laissant aux spectateurs la question à résoudre.

Quoiqu'une analyse de comédie soit trop souvent aride, j'ai tenté de donner une idée de la pièce en y faisant entrer le plus possible du dialogue de l'auteur. Sans doute l'arbre paraîtra dépouillé de ses feuilles, mais un arbre en hiver est encore un arbre et peut donner une idée de sa verdure au printemps.

Madame de Chépy vit à la campagne et s'ennuie de la campagne ; elle gronde tout le monde. Son laquais lui demande la permission de sortir :

— Je vous défends d'ici à huit jours, dit-elle, d'aller chez votre femme.

— Huit jours, c'est bien long, dit en soupirant le laquais.

— En effet, reprend madame de Chépy, c'est fort pressé de faire un gueux de plus, comme si l'on en manquait.

Elle demande qu'on aille chercher tout de suite Diderot (1) et qu'on prépare immédiatement de quoi écrire, car avec Diderot on ne se gêne pas plus pour commander un conte, une nouvelle, qu'avec un peintre à qui on demande trois coups de crayon sur un album. Mais arrive une amie,

(1) J'appelle *Hardouin* Diderot pour mieux faire comprendre le personnage, me basant sur l'opinion d'un contemporain, qui, dans les œuvres complètes de Diderot (Belin, 1817), a dit : « Toute la finesse, toute l'activité d'esprit que l'on emploie ordinairement à faire sa propre fortune, Diderot l'employait à obliger le premier venu ; souvent même il se permettait de passer la mesure nécessaire. Une intrigue bien compliquée, lorsqu'il la croyait bonne à le conduire à ce but, prêtait un nouvel intérêt au plaisir qu'il avait de rendre service. Timide et maladroit pour son propre compte, il ne l'était jamais pour celui des autres. *Est-il bon? Est-il méchant?* c'est le titre d'une petite comédie (à cette époque, 1818, on ne connaissait de cette comédie que le premier jet en un acte) où il voulut se peindre lui-même. Il avait, en effet, plus de douceur que de véritable bonté, quelquefois la malice et le courroux d'un enfant, mais surtout un fonds de bonté inépuisable. »

madame de Vertillac, brisée de fatigue, qui a pris la poste pour enlever sa fille, qui a la folie d'aimer un jeune homme. Cette madame de Vertillac est tant soit peu l'amie de Diderot.

— Et mon petit Diderot, le voyez-vous, qu'en faites-vous?

— Rien qui vaille, dit madame de Chépy. Il court le monde, il pourchasse trois ou quatre femmes à la fois, il fait des soupers, il joue, il s'endette ; il fréquente chez les grands, et perd son temps et son talent peut-être un peu plus agréablement que la plupart des gens de lettres.

— Où loge-t-il?

— Est-ce que vous vous y intéresseriez encore? demande madame Chépy.

— J'en ai peur, répond son amie Je comptais lui trouver, sinon une réputation faite, du moins en bon train.

Les femmes ne sont jamais satisfaites de la réputation de l'homme qu'elles aiment. Beaulieu, la femme de chambre de madame de Chépy, est appelée ; ce n'est pas pour la toilette, elle a de l'intelligence, de l'esprit, elle lit, elle doit savoir des vers.

— Récitez-nous quelque chose, ma chère...

Mais, pas mal, point du tout mal... Tu pourras jouer un rôle, Beaulieu.

— Ah! dit la femme de chambre, on va jouer la comédie... quel est le titre?

— Le titre! je ne le sais pas, dit madame de Chépy. La comédie n'est pas faite.

Le cocher qui a été chercher Diderot s'est soûlé en chemin et blessé; cependant il a fini par faire la commission :

— Madame, je viens... c'est, je crois, de chez M. Diderot... oui, Diderot... là, au coin de la rue... au coin de la rue qu'elle m'a dite. Il demeure diablement haut, et son escalier était diablement difficile à grimper; un petit escalier étroit... à chaque marche on touche à la muraille ou à la rampe... J'ai cru que je n'arriverais jamais... J'arrive pourtant... Parlez donc, mademoiselle, cette porte n'est-elle pas celle de monsieur... monsieur... — Qui, monsieur? me répond une petite voisine... jolie, pardieu... très-jolie... un monsieur qui fait des vers? — Oui, des vers. — Frappez, mais frappez fort, il est rentré tard, et je crois qu'il dort. Je me dispose à donner un grand coup de pied dans la porte... Et voilà la tête qui passe la première, la porte jetée en dedans; moi, Fla-

mand, étendu à la renverse. Le faiseur de vers s'élançant de son lit en chemise, écumant de rage, sacrant, jurant, et jurant avec une grâce!... Au demeurant bonhomme; il me relève. « Mon ami, ne t'es-tu point blessé? voyons ta tête. »

On ne tirerait rien de cet ivrogne de cocher, si Diderot n'arrivait presque aussitôt que lui. Il est effrayé quand on lui demande une comédie.

— Je suis désespéré de vous refuser net, mais tout net. Premièrement, parce que je suis excédé de fatigue et qu'il ne me reste plus une idée, mais pas une. Secondement, parce que j'ai heureusement ou malheureusement une de ces têtes auxquelles on ne commande pas.

— Ne dirait-on pas, dit madame de Chépy, qu'on vous demande un chef-d'œuvre?

— Vous demandez au moins une chose qui vous plaise, et cela ne me paraît pas aisé; qui plaise à la personne que vous voulez fêter, et cela est très-difficile; qui plaise à la société qui est faite aux belles choses; enfin, qui me plaise à moi, et je ne suis presque jamais content de ce que je fais.

De plus Diderot a la tête pleine des affaires d'autrui; il a promis à une dame de se charger d'étudier un procès; malheureusement il est lié

avec la partie adverse, il ne sait comment sortir d'une si fâcheuse position. Madame de Chépy ne veut pas entendre parler de procès, elle demande une comédie, et la comédie sera faite, quoi qu'en dise Diderot.

— Vous ne la refuseriez pas à ma femme de chambre, qui vous donne quelquefois à ma toilette des distractions dont je pourrais me choquer, s'il me convenait, mais dont je continuerai de rire.

— Moi, madame? s'écrie la Beaulieu.

— Oui, vous, mademoiselle. Il ne faut pas que cela vous fasse offense, ce bel attachement vous fait assez d'honneur.

— Il est vrai, dit Diderot, que je trouve mademoiselle très-honnête, très-décente, très-bien élevée.

— Très-aimable, dit la grande dame blessée.

— Très-aimable; pourquoi pas? demande Diderot.

— Mademoiselle, dit madame de Chépy ironiquement à sa femme de chambre, je vous supplie de vouloir bien intercéder pour moi auprès de M. Diderot.

— Ah! s'écrie le philosophe quand il est seul

avec la femme de chambre, je suis obsédé d'embarras; j'en ai pour mon compte, j'en ai pour le compte d'autrui; pas un instant de repos. Si l'on frappe à ma porte, je crains d'ouvrir; si je sors, c'est le chapeau rabattu sur les yeux. Si l'on me relance en visite, la pâleur me vient. Ils sont une nuée qui attendent après le succès d'une comédie que je dois lire aux Français; ne vaut-il pas mieux que je m'en occupe que de perdre mon temps à ces balivernes de société? Ou ce que l'on fait est mauvais, et ce n'était pas la peine de le faire; ou si cela est passable, le jeu des acteurs le rend plat.

— Je crois que le mieux est de persister dans votre refus, dit la jolie Beaulieu, car madame ne pourrait être que très-mortifiée.

— Bah! je ferai la pièce, s'écrie Diderot.

On laisse Diderot en tête-à-tête avec un encrier. Il se gratte la tête: « Est-il possible de me demander une de ces facéties telles qu'on en joue au Palais-Royal ou Bourbon? n'est-ce pas me dire: Diderot, ayez subito, subito, l'esprit et la facilité d'un Laujon, la verve ou l'originalité d'un Collé? Voilà ce que je me laisse ordonner, rien que cela... Je suis un sot, tant que je vivrai je ne

serai qu'un sot, et ma chaleur de tête m'empiégera comme un sot.»

A peine Diderot commence-t-il à débrouiller ses idées, qu'un laquais entre :

— Monsieur, c'est un homme qui a le dos voûté, les deux bras et les deux jambes en forme de croissant : cela ressemble à un tailleur comme deux gouttes d'eau.

DIDEROT : Au diable!

— C'en est un autre qui a de l'humeur et qui grommèle entre ses dents : il m'a tout l'air d'un créancier qui n'est pas encore fait à revenir.

DIDEROT : Au diable!

— C'en est un troisième, maigre et sec, qui tourne ses yeux autour de l'appartement, comme s'il le meublait.

DIDEROT : Au diable! au diable!

— C'est une femme, dit le laquais.

DIDEROT, *prenant un visage gai* : Une femme!

LE LAQUAIS : Enveloppée de vingt aunes de crêpe; je gagerais que c'est une veuve.

— Jolie? demande Diderot.

— Triste, mais assez bonne à consoler.

— Quel âge?

— Entre vingt et trente.

— Faites entrer la veuve.

— Il y a encore deux autres personnages qui vous demandent...

— Faites entrer la veuve.

Diderot trouve la veuve fort bien; il remarque un petit pied, il admire les mains. Diderot est connu dans tout Paris pour son bon cœur et l'intérêt qu'il porte aux malheureux. Madame Bertrand a perdu son mari, capitaine de vaisseau, qui s'est fait couler avec son équipage pour ne pas se rendre; elle a un enfant et pas de fortune; elle sollicite une pension qu'on lui a accordée, mais qu'elle voudrait reversible sur la tête de son enfant. Diderot trouve la demande difficile; il a bien son ami Poultier au ministère, mais cela ne suffit pas.

— Le point important, le grand point, dit-il, le point essentiel... c'est... de rendre personnelle la grâce qu'on sollicite, oui, personnelle. On est à peine écouté, même de son ami, quand on ne parle pas pour soi.

— Si vous intercédiez pour moi, s'écrie la veuve, vous vous rendriez mon affaire personnelle.

— Je ne m'en charge qu'à cette condition; ayez pour agréable, madame, de vous rappeler que je vous en ai prévenue et que vous avez consenti...

Diderot rencontre son ami Poultier, premier commis de la marine, à qui il a promis depuis deux ans d'aller dîner chez lui et lui conte l'affaire de madame Bertrand.

— Ce qu'elle demande est impossible, dit celui-ci; elle tracasse les bureaux, elle tracasse le ministre depuis six mois. Si encore elle demandait qu'on augmentât la pension, on l'augmenterait.

— Du tout, dit Diderot, elle consent qu'on diminue sa pension, pourvu qu'on la rende reversible sur la tête de son fils.

— Mais quel intérêt pouvez-vous prendre à cette femme?

— Quel intérêt j'y prends? dit Diderot. Le plus grand. Avez-vous regardé madame Bertrand?

— Elle est fort bien.

— Et si je la trouvais telle depuis six ans? continue Diderot.

— Vous en auriez assez, dit Poultier.

— Laissons la plaisanterie, dit le philosophe;

madame Bertrand estimait fort le brave capitaine Bertrand, mais elle n'en avait pas la tête tournée... Ces gens de mer, peu aimables d'ailleurs, sont sujets à de longues absences... Et cet enfant, pour lequel elle sollicite la reversibilité de la pension, cet enfant...

— Vous en êtes le père? demanda le commis de la marine.

— Je le suppose, reprend Diderot.

— Pourquoi diable lui faire un enfant?

— C'est elle qui l'a voulu... Je ne suis pas riche, vous connaissez ma façon de penser et de sentir. Dites-moi, si cette femme venait à mourir, croyez-vous que je pusse supporter les dépenses de l'éducation d'un enfant ou me résoudre à l'oublier, à l'abandonner? Le feriez-vous?

— Non, dit Poultier ; mais est-ce à l'Etat à réparer la sottise des particuliers?

— Mon ami, dit Diderot, vous êtes d'une probité trop rigoureuse. Vous craignez d'ajouter une goutte d'eau à l'Océan. Mais des prostituées, des proxénètes, des chanteuses, des danseuses, des histrions, une foule de lâches, de coquins, d'infâmes, de vicieux de toute espèce épuiseront le

trésor, pilleront la cassette, et la femme d'un brave homme...

Poultier promet de s'occuper de la demande; il réussira, et ne veut pas que Diderot le remercie.

— Ne me remerciez pas trop, dit le commis; je n'ai jamais eu la conscience plus à l'aise. Voilà, en effet, une belle récompense pour un homme de lettres qui a consumé les trois quarts de sa vie d'une manière honorable et utile, à qui le ministère n'a pas encore donné le moindre signe d'attention, et qui, sans la munificence d'une souveraine étrangère....

En effet, le soir Poultier revient avec le brevet signé du ministre; la veuve manque de se trouver mal de joie; elle appelle son fils pour se jeter aux genoux de son protecteur. Le commis de marine, prenant l'enfant sur ses genoux, se souvient de la paternité de Diderot, et dit à la veuve :

— C'est bien son père, c'est à ne pouvoir s'y méprendre; qui a vu l'un voit l'autre.

Madame Bertrand répond qu'elle espère qu'il aura le courage de son père; mais il ne lui ressemble point du tout.

Poultier. Ce sont pourtant ses yeux, même couleur, même forme, même vivacité.

— Mais non, monsieur, dit la veuve; M. Bertrand avait les yeux bleus, et mon fils les a noirs; M. Bertrand les avait petits et renfoncés, mon fils les a grands et presque à fleur de tête.

— C'est son regard vif et doux.

— Son père l'avait sévère et dur, dit la veuve.

— Combien cela fera de folies! s'écrie l'ami de Diderot, combien cela vous donnera de chagrins! Que cela fera couler de larmes à sa mère! quelle nuée de jaloux, de calomniateurs, d'ennemis, j'entrevois là! Comme cela aura la fureur de dire tout ce qu'il est de la prudence de taire! Et puis gare la lettre de cachet, la Bastille ou Vincennes!

Après le départ du protecteur de son enfant, la veuve, qui n'a pas compris l'horoscope qu'il a tiré, demande à Diderot si Poultier n'a pas la tête un peu dérangée.

— Non, il est grand physionomiste, dit le philosophe.

— Je ne trouve pas, dit madame Bertrand; il veut que mon fils ressemble à son père, dont il n'a pas le moindre trait.

— Pardonnez-moi, madame, dit Diderot; c'est une chose qui m'a frappé comme lui. Jugez vous-

même : les formes de mon visage et celles de M. votre fils sont tout à fait rapprochées.

— Qu'est-ce que cela prouve? demanda la veuve.

— Quoi! vous ne devinez rien?

Quand elle sait la vérité, madame Bertrand veut arracher les yeux à Diderot. C'est une honnête femme : elle renverra plutôt au ministre son brevet de pension.

— Ne vous ai-je pas prévenue que j'en ferais mon affaire personnelle? dit Diderot, qui se sauve en riant. « Je suis né, dit-il, je crois, pour ne rien faire de ce qui me convient, pour faire tout ce que les autres exigent et pour ne contenter personne, non, personne, pas même moi. »

Au milieu de cette intrigue avec madame Bertrand, Diderot trouve le moyen de traiter une affaire de succession très-embrouillée qui dure depuis dix ans entre sa vieille amie madame Servin et l'avocat des Renardeaux, de Gisors.

— J'avais une sœur que j'aimais à la folie, dit-il à l'avocat de province, un peu dévote; mais, à cela près, la meilleure créature, la meilleure sœur qu'il y eût au monde. Je l'ai perdue. On a disposé de sa succession sans son aveu. Ma sœur vi-

vait avec une amie; celle-ci, accoutumée au rôle de maîtresse dans la maison, a tout pris, tout donné, tout vendu, lits, glaces, linge, vaisselle, batterie de cuisine, argenterie, et il ne me reste de mobilier non plus que vous en voyez sur ma main. Je ne sais quel parti prendre. Perdre une bonne partie de son bien, surtout quand on n'est pas mieux dans ses affaires que moi, cela me paraît dur; attaquer l'ancienne amie d'une sœur, cela me paraît indécent. Que me conseillez-vous?

— Je vous conseille d'abandonner tout et de ne pas plaider, dit l'avocat des Renardeaux. J'ai exactement la même affaire avec une madame Servin; j'ai déjà dépensé deux cents louis; j'en dépenserai encore deux cents autres, et si je gagne, je ne tirerai pas le quart de mes déboursés.

Diderot fait beaucoup d'objections et se décide à ne pas poursuivre son affaire.

— Mais, en retour du service que vous me rendez en me dissuadant d'entamer une mauvaise affaire, dit Diderot à l'avocat, si, par hasard, je finissais la vôtre. Savez-vous que cela ne me serait pas du tout impossible?

L'avocat des Renardeaux se laisse prendre aux contes de Diderot sur sa prétendue sœur morte; il

donne au philosophe une procuration signée en blanc, qui autorise Diderot à tout terminer selon qu'il lui plaira. Diderot s'amuse un peu du provincial qu'il vient de tromper si adroitement; car il avait en main depuis le matin une procuration en blanc de madame Servin, qui ne demandait pas mieux que d'arrêter la procédure, quitte à en passer par les volontés de la partie adverse. Cependant des Renardeaux ne tombe point dans la fausse bonhomie de Diderot, qui assure qu'il veut mourir à Gisors.

— Et moi je vous dis que les têtes comme la vôtre, dit le provincial, ne savent jamais ce qu'elles feront, et que vous irez vivre et mourir où il plaira à votre mauvais génie de vous mener. Ne faites point de projets.

— Ma foi, répond Diderot, j'en ai tant fait qui se sont évanouis, que ce serait le mieux; mais on fait des projets comme on se remue sur sa chaise, quand on est mal assis.

L'avocat n'a pas tourné les talons qu'un autre avocat arrive, et c'est le plus terrible des avocats: un amoureux! En voilà qui parleraient jour et nuit de leur affaire, qui n'oublient pas le plus petit détail, qui les répètent, les rabâchent et

veulent qu'on les entende. Il s'appelle de Crancey; il adore la fille de madame de Vertillac avec une telle exagération, que la mère a cru devoir enlever sa fille. L'amant s'est déguisé en postillon.

— Ah! mon ami, dit-il, avec quelle attention je leur évitais les mauvais pas! comme j'allongeais le chemin, en dépit des impatiences de la mère! combien de baisers nous nous sommes envoyés, renvoyés, elle du fond de la voiture, moi de dessus mon cheval, tandis que sa mère dormait! combien de fois nos yeux et nos bras se sont élevés vers le ciel! C'étaient autant de serments. Quel plaisir à lui donner la main en descendant de voiture, en y remontant! Combien nous nous sommes affligés! que de larmes nous avons versées!

L'amoureux n'a pas dit le quart de ses histoires amoureuses, que madame de Vertillac entre avec sa fille et reconnaît le faux postillon. Supplications, prières, tout est inutile; si de Crancey poursuit encore la fille, la mère la mettra au couvent.

— Non, s'écrie Diderot, je crois que le ciel, la terre et les enfers ont comploté contre cette pièce...

Les obstacles se succèdent sans relâche.... Une pièce à terminer, une pension à solliciter, une mère à mettre à la raison, et puis arranger des scènes au milieu de tout cela !.. Cela ne se peut... ma tête n'y est plus....

L'homme qui a composé *la Religieuse* pour faire une plaisanterie à un marquis, l'homme qui a écrit des lettres si remarquables à mademoiselle Voland, n'est pas embarrassé quand il s'agit de correspondance amoureuse ; il fabrique de fausses lettres de l'amant qui lui sont adressées, qui annoncent que l'intrigue avec mademoiselle de Vertillac a été un peu loin et qu'elle ne tardera pas à porter ses fruits : il fait lire la correspondance à la mère, qui pleure, qui se désole à la nouvelle de l'événement.

— Qui l'aurait imaginé, s'écrie madame de Vertillac, d'une enfant aussi timide, aussi innocente !

— Vous l'étiez autant qu'elle, dit Diderot.

— D'un jeune homme aussi sage, aussi réservé ! reprend la mère.

— Feu M. de Vertillac ne l'était pas moins.

— Je ne sais comment cela se fait, dit la mère.

— Votre fille le sait encore moins, répond Diderot.

Finalement, la mère, qui est bonne et qui ne veut pas le déshonneur de sa fille, consent au mariage. Diderot ne livre pas la comédie, qu'on lui a demandée, mais il fait avoir une cure de campagne qu'on voulait enlever à un pauvre vieux curé. Seulement la société se constitue en tribunal pour juger ce Diderot, si bon et si méchant en même temps.

Il y a d'abord plainte de madame Bertrand contre le sieur Diderot.

— Quels sont vos griefs? De quoi vous plaignez-vous?

— De ce que le sieur Diderot, que voilà, se dit père de mon enfant, dit la veuve.

— L'est-il?

— Non.

— Levez la main et affirmez. (*Madame Bertrand lève la main.*)

— Et de ce que, sous ce titre usurpé, il sollicite une pension.

— L'obtient-il? demande le tribunal.

— Oui.

— Condamnons ladite dame Bertrand à restituer la façon.

Il y a plainte des dame et demoiselle de Vertil-

lac et sieur de Crancey contre ledit sieur Diderot.

— C'est un homme horrible, abominable, s'écrie madame de Vertillac. Pour consommer un mariage auquel une mère s'opposait, il a supposé ma fille grosse, il a contrefait des lettres.

Diderot, mademoiselle de Vertillac et de Crancey sont condamnés à se jeter aux pieds de madame de Vertillac, qui devra les relever et les embrasser.

Il y a plainte de madame de Chépy contre ledit sieur Diderot, qui a fait faire la comédie par un autre. Et le tribunal prononce ce jugement léger :

— Renvoyés dos à dos, sauf à se retourner en temps et lieu.

Il y a plainte du sieur des Renardeaux, avocat, contre le sieur Diderot, qui est condamné à prendre une retraite de deux mois au moins à Gisors, pour n'y rien faire ou pour y faire ce que bon lui semblera. Il y a plainte du sieur de Lescour, poëte, contre le sieur Diderot, qui demande une pièce, qui se fait un mérite d'un service rendu par un autre, qui fait enfermer l'auteur toute une journée pour faire la pièce, et qui déclare, quand elle est faite, qu'on ne la jouera pas.

Diderot est condamné à une amende de six

louis, applicable aux cabalistes du parterre de la Comédie française, à la première représentation de la pièce que le poëte de Lescour fera jouer.

Il y a plainte de la demoiselle Beaulieu contre les sieurs de Lescour et Diderot conjointement. La jolie femme de chambre a un vilain rôle malhonnête. A chaque ligne, à chaque mot sa pudeur est alarmée.

— Est-il bon? ou est-il méchant? se demande la société.

— L'un après l'autre, dit la femme de chambre.

— Comme vous, reprend madame de Vertillac, comme moi, comme tout le monde.

Pour bien faire comprendre ce caractère à un comédien, je lui aurais donné à lire les *Lettres à mademoiselle Voland*; c'est là que Diderot se montre tout entier, qu'il parle perpétuellement de lui sans jamais fatiguer son lecteur; l'homme de génie est peint en pied, entouré de la spirituelle société qui a posé pour la comédie de *Est-il bon? Est-il méchant?* En étudiant d'un peu près la comédie et les lettres à mademoiselle Voland, on pourrait donner à chaque femme de la comédie son nom réel. Diderot vécut beaucoup dans ces cercles spirituels du dix-huitième siècle dont il

était le favori : spirituel, galant, aimant les femmes, aimé des femmes, on lui pardonnait tout, il n'était gêné en rien; par la hardiesse de ce qu'il a imprimé, on peut juger des hardiesses qu'il coulait dans de fines oreilles trop disposées à l'écouter.

Après une ou deux lectures des *Lettres à mademoiselle Voland*, un acteur saurait ce que fut Diderot et dans sa démarche et dans son habillement, et dans son caractère et dans ses pensées. S'il ne le savait pas, c'est qu'il ne serait pas acteur. Les portraits peints et gravés d'après Diderot ne le rendent pas suffisamment ; les peintres de son époque ne l'ont pas compris. Mais un de ses contemporains, Garat, a tracé d'après lui un croquis qui est un chef-d'œuvre, et que l'acteur ferait bien de consulter (1).

Certes, il n'est pas difficile de *composer* un rôle avec des indications si précises. Je l'ai déjà dit : *Hardouin* n'est que le masque de Diderot : pour étudier le caractère de Hardouin, il faut étudier Diderot ; mais le manque d'acteur ne m'in-

---

(1) *Mercure* de 1779.

quiétait pas, c'était le manque de volonté de la Comédie française que j'entrevoyais avec les années qui s'écoulaient. Deux ans après la remise par moi de *Est-il bon? Est-il méchant*? rien n'était décidé; les préoccupations de la direction étaient exclusivement tournées vers mademoiselle Rachel dont on annonçait le départ. Mademoiselle Rachel partie, je reparus; mais on me rendit la brochure avec l'invitation de faire quelques coupures, la forme de *quatre actes* n'étant pas dans les habitudes du théâtre.

Toucher à Diderot me semblait un crime, malgré l'avis de M. Taschereau: « C'est M. Paulin qui nous communique cette pièce qu'il n'a pas comprise dans sa publication des *Œuvres inédites*, jugeant que cette comédie, *avec quelques légères coupures*, pouvait être représentée sur la scène française. » Je suis ennemi des arrangements, mais puisqu'il fallait un arrangement, je préférais le mien à celui d'un auteur dramatique quelconque qui n'aurait peut-être pas le même enthousiasme que moi pour Diderot.

J'allais me mettre à la besogne lorsqu'un papier plié en quatre tomba de la brochure imprimée; je l'ouvris, je le lus, et aujourd'hui même j'en suis

douloureusement ému, en songeant à l'avenir des œuvres dramatiques.

La Comédie française confie les pièces qu'on lui envoie à l'examen d'un homme qui analyse la pièce et la juge en premier ressort. Cette analyse est soumise au directeur; si le jugement de l'examinateur est favorable, la pièce est admise à une seconde épreuve plus positive, celle du jury des comédiens. Ainsi tout dépend du premier examinateur anonyme, chargé de la plus grave des missions : d'un coup de plume, d'une phrase, par une analyse légère, il conclut au rejet définitif d'une œuvre dramatique.

La comédie de Diderot avait été soumise à l'examinateur dont voici le rapport :

EST-IL BON? EST-IL MÉCHANT?

Comédie inédite de Diderot, en quatre actes, en prose

RAPPORT DE M. EUGÈNE LAUGIER
examinateur

A M. ARSÈNE HOUSSAYE.

Cette comédie, retrouvée dans les écrits de Diderot, n'a pas été imprimée dans la dernière

édition des œuvres inédites de l'auteur, parce que les éditeurs ont pensé qu'elle pourrait être représentée sur la scène française.

Les éditeurs ont eu raison, et nous considérerions comme une bonne fortune pour le Théâtre-Français la représentation de cette pièce. C'est une peinture de mœurs pleine de verve en même temps qu'une excellente comédie de caractères. Outre que Diderot s'y met personnellement en scène, le style porte le cachet de la manière impossible a imiter du célèbre philosophe. C'est la belle langue du dix-huitième siècle dont le secret est perdu. Les traits y sont vifs, acérés, la plaisanterie souvent amère, la phrase concise et toujours gracieuse, les remarques profondes, et toute cette gaieté est un peu triste. Les allusions, quelque peu libres, que l'on rencontre dans le dialogue, sont de l'époque et se trouvent d'ailleurs dans la plupart des pièces de l'ancien répertoire, sans avoir toujours comme ici la même finesse et le même esprit.

Sans doute, il y aurait à faire quelques légères coupures, qu'il faudrait pratiquer avec discrétion de peur de rien gâter, mais ce sont là de simples détails qui ne feraient que res-

sortir la délicate ciselure du diamant retrouvé.

Nous avons donc la ferme conviction que remettre Diderot en lumière dans des conditions tout à fait contraires au PÈRE DE FAMILLE, *serait pour la Comédie française une détermination qui amènerait honneur et profits.*

23 octobre 1854.

Ainsi la comédie de Diderot serait « une bonne fortune pour le Théâtre-Français. » Et on ne l'a pas jouée.

C'est « *une excellente comédie de caractères.* » Et on ne l'a pas jouée.

C'est « la belle langue du dix-huitième siècle, dont le secret est perdu. » Et on n'a pas mis en lumière cette belle langue.

Il y aurait « *honneur et profit* » pour la Comédie française à jouer cette pièce. Et on l'a laissée dans les cartons.

J'ai remis la brochure en 1851 ; elle a été lue en 1854, *trois ans après.*

Nous sommes en 1856 : depuis *cinq ans* cette comédie attend son tour.

Ainsi, voilà une œuvre sur laquelle tout le monde était d'accord, examinateur, directeur pour qui le dix-huitième siècle semble familier ; Diderot est à la mode aujourd'hui, il est mort, il ne froisse personne, il laisse une comédie qui « amènerait *honneur et profit* » (n'oublions pas le profit), et elle restera tristement posthume. Son vrai titre n'est pas *Est-il bon? Est-il méchant?* mais plutôt : La jouera-t-on? Ne la jouera-t-on pas?

Supposons une famine, monsieur le ministre. Un citoyen trouve un moyen oublié pour parer à la calamité; ne consultant que l'intérêt de ses semblables, il adresse un mémoire au ministre de l'agriculture pour exposer les idées qu'il croit utiles.

Il y a famine de comédies, monsieur le ministre.

Je suis avec respect,

monsieur le ministre,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHAMPFLEURY.

LES SENSATIONS DE JOSQUIN

CHAPITRE IV

LA LÉGENDE DU BONHOMME MISÈRE.

Le moyen âge a toujours ri de ces deux grandes maladies de l'homme : la *misère* et la *mort*. Que de philosophie sarcastique dans les pinceaux des vieux maîtres qui n'ont jamais manqué, dans leurs symboliques inventions, de faire marcher la mort de pair et compagnon avec le pape et l'empereur, les courtisans et les filles de joie !

Rien n'est plus consolant que ces images, où l'*idée* se fait humble, où le symbole se montre modeste sous le ciseau et le pinceau de grands artistes ignorés, qu'ils soient graveurs ou peintres

de vitraux, ou sculpteurs de figures sous les porches des églises.

Aujourd'hui, nous regardons ces choses sèchement, au point de vue de la statistique, de l'économie politique. Les grands esprits de l'Allemagne, poëtes, savants, professeurs, docteurs, ministres, enveloppaient leurs idées du doux manteau de la poésie.

Pourquoi Goethe publiait-il sa belle légende du *Fer à cheval?* Jésus-Christ fait une longue route avec saint Pierre : en chemin, ils trouvent un fer à cheval. Saint Pierre ne juge pas à propos de le ramasser : il est trop fatigant de se baisser! Le Christ ne dit rien, ramasse le fer à cheval, et au prochain village le troque contre des cerises. La chaleur continue pendant la route; saint Pierre tire la langue de soif. Jésus-Christ laisse tomber une cerise; l'apôtre la ramasse. Une seconde cerise tombe, puis une troisième, puis une quatrième. Saint Pierre se baisse vingt fois, lui qui avait craint de se courber une fois tantôt.

C'est un grand enseignement en vingt lignes que cette ballade de Goethe.

Lavater, en Suisse, Hébel ont marché dans cette belle voie. Les frères Grimm quittent leurs

chaires de professeurs et voyagent vingt ans pour recueillir dans les villages les chroniques et traditions populaires.

De pareils livres nous manquent. Cependant, en France, bien des légendes existent; mais on ne les tire pas de la poussière des biblioihèques; beaucoup sont enfouies dans des patois obscurs, et les meilleures sortent de la bouche des paysans.

En passant à Troyes, j'ai trouvé une rareté qui devrait être tirée à un million d'exemplaires. C'est cependant une brochure d'une forme piteuse, imprimée sur du papier à chandelle, avec le caractère d'imprimerie usé qu'on appelle *tête de clou*. Mais le papier à chandelle a résisté plus longtemps que nos papiers satinés d'aujourd'hui, et, avec de la bonne volonté, les *têtes de clous* se lisent aussi bien qu'un Elzevir.

La brochure a pour titre : *Histoire nouvelle et divertissante du bonhomme Misère, dans laquelle on verra ce que c'est que la Misère, où elle a pris son origine, comme elle a trompé la Mort, et quand elle finira dans ce monde.*

Saint Pierre et saint Paul, surpris en voyage par un grand orage, arrivèrent dans un village et

ne trouvèrent d'abord qu'une maison riche où ils hésitent d'entrer.

— Il me paraît, sauf meilleur avis, dit saint Pierre, qu'il serait bon, auparavant que d'entrer chez le riche, de nous informer dans le voisinage quelle sorte d'homme c'est que le maître de ce logis, s'il a du bien ou s'il est aisé, car on s'y trompe assez souvent. Avec toutes les belles maisons qui paraissent à nos yeux, nous trouvons pour l'ordinaire que ceux qui semblent en être les maîtres les doivent aussi bien que tout ce qui est dedans, et n'ont quelquefois pas un liard à y prétendre.

Saint Paul entra tout de suite dans ce sage raisonnement; mais il avait faim, et il clignait de l'œil tout autour de lui.

— Voilà une bonne femme qui lave du linge dans ce lavoir, je vais lui demander ce qui en est. « Hé bien, dit-il à la lessiveuse, il pleut bien fortement, aujourd'hui.

— Bon, répondit-elle. Monsieur, ce n'est que de l'eau, car si c'était du vin, cela n'accommoderait pas ma lessive; mais aussi nous boirions bien, car nous amasserions notre bonne provision:

— Vous êtes gaie, à ce qu'il me paraît, reprit saint Paul.

— Pourquoi? pas dit la lessiveuse. Grâce à Dieu, il ne me manque rien au monde de tout ce qu'une femme peut souhaiter, si ce n'est de l'argent.

— De l'argent, hélas! vous êtes bien heureuse si vous n'en avez pas et que vous puissiez vous en passer.

— Oui, cela s'appelle « parler comme saint Paul, la bouche ouverte. »

— Vous aimez à plaisanter, bonne femme, continua le saint; mais vous ne savez pas que l'argent est ordinairement la perte d'un grand nombre d'âmes, et qu'il serait à souhaiter pour beaucoup de gens qu'ils n'en maniassent jamais de leur vie.

— Pour moi, dit la femme, je ne fais point de petits souhaits; je manie si peu d'écus, que je n'ai pas seulement le temps de regarder une pièce pour savoir comment elle est faite.

Saint Pierre, qui s'était mis à couvert sous un chêne, s'impatienta de cette longue conversation, et pria saint Paul de venir chercher quelque abri. Ils sonnèrent à la porte du château; mais le maître, ayant mis le nez à la fenêtre :

— Allez, allez, dit-il d'un air méprisant, cherchez à loger où vous l'entendrez ; ce n'est point ici un cabaret.

Et il se retira brusquement.

Les pauvres voyageurs étaient mouillés jusqu'aux os, ce qui inspira quelque pitié à la lessiveuse.

— Je voudrais, dit-elle, qu'il me fût permis de vous loger ; je le ferais de grand cœur, parce que vous paraissez de braves gens ; mais je suis veuve, et cela ferait causer. Cependant, si vous voulez avoir un peu de patience, je vous mènerai tout à l'heure au bas du village, où un bonhomme, mon voisin, qui s'appelle *Misère*, pourra bien vous donner un gîte pour cette nuit.

La lessive finie, la femme conduisit saint Pierre et saint Paul selon qu'elle avait promis. Il n'était que six heures et demie du soir, et déjà le bonhomme Misère était couché.

— Eh ! Misère, cria la lessiveuse, il y a là deux pauvres gens qui ne savent où donner de la tête.

Aussitôt le bonhomme demanda ce qu'il pouvait faire pour son prochain, et dès qu'il eut entendu parler de donner à coucher, il tira le loquet.

— Allumez la lampe, dit-il à sa voisine.

Saint Pierre et saint Paul entrèrent dans la maison. Mais tout y était sens dessus dessous, l'on n'y connaissait rien au monde. Le maître de ce taudis logeait seul; c'était un grand homme maigre, sec et pâle, qui semblait sortir d'un sépulcre.

— Dieu soit loué, dit saint Pierre.

— Hélas! s'écria Misère, ainsi soit-il; nous aurions bien besoin de sa bénédiction pour nous donner à souper; car je vous proteste qu'il n'y a pas seulement un morceau de pain ici.

Mais la lessiveuse, qui s'était doutée du tour, avait été chercher quatre gros merlans tout rôtis, un grand pain et une cruche de vin.

— Ah! Seigneur, du poisson! dit saint Paul avec admiration.

— Grand merci, dit saint Pierre; nous ne demandions qu'à mettre notre tête à couvert.

— Ça n'a jamais fait de mal, dit la bonne lessiveuse, un morceau avant de se coucher, et je suis bien payée de pouvoir offrir à votre ami un petit morceau de son goût.

On mangea de grand appétit, à l'exception de Misère, qui était d'une humeur chagrine par suite des événements de l'après-midi. Le pauvre homme

avait pour tout revenu un jardin grand comme le bras ; la haie n'était guère plus difficile à traverser qu'une toile d'araignée, et les maraudeurs en avaient profité pour ravager un beau poirier qui était tout le revenu de Misère. Il s'était couché sans souper, de dépit de voir la moitié de sa récolte maraudée, et son chagrin l'empêchait encore à cette heure de toucher aux quatre gros merlans tout rôtis.

Saint Paul dit en regardant saint Pierre :

— Voilà un homme qui me fait compassion, il faut que nous priions le ciel pour lui.

— Hélas ! messieurs, vous me feriez bien plaisir ; car, pour moi, il semble que mes prières ont bien peu de crédit, puisque je ne puis pas sortir du fâcheux état auquel vous me voyez réduit.

— Le Seigneur éprouve quelquefois les justes, dit saint Pierre ; avez-vous quelque grâce à demander à Dieu ?

— Les fripons qui m'ont volé mes poires m'ont mis dans une telle colère, dit le bonhomme, que je *voudrais que tous ceux qui monteront sur mon poirier y restent tant qu'il me plaira.*

— C'est se contenter de peu de chose, dit saint Pierre.

— Oh! c'est beaucoup, dit Misère. Quelle joie de voir un coquin perché sur une branche et demeurer là comme une souche, en me demandant quartier!

— Votre souhait sera accompli, dit saint Pierre; car si le Seigneur fait, comme il est vrai, quelque chose pour ses serviteurs, nous l'en prierons de notre mieux.

Toute la nuit, saint Paul et saint Pierre se tinrent à genoux en prière; d'ailleurs ils n'avaient pas voulu se reposer, malgré les bons offices de Misère, qui avait séparé en trois une botte de paille, son lit de tous les jours. Le matin, saint Pierre dit au pauvre bienfaisant que son vœu serait exaucé, et Misère donna une franche poignée de main aux voyageurs en se méfiant d'avoir été gaussé.

Mais voilà que le lendemain Misère, en revenant avec sa cruche de la fontaine, aperçut un mauvais garnement du village sur son poirier; il se remuait bras et jambes, ayant la mine d'un oiseau pris à la glu.

— Ah! je te tiens, voleur, cria Misère... Mon Dieu, quels gens est-ce là qui sont venus chez moi cette nuit! Pour toi, là-haut, je vais te faire

souffrir les tourments de l'enfer, je vais d'abord appeler tout le village, et puis j'allumerai une grosse botte de paille pour te griller comme un cochon.

Le garnement demandait pardon en offrant de payer pour le moins dix récoltes de poires.

— Non, pas d'argent, dit Misère; quoique j'en aie bien besoin, j'aime mieux me payer en vengeance. Attends un demi-quart-d'heure que je trouve quelques baguettes pour te rissoler le poil! Ah! tu aimes les poires, je t'en ferai passer la soif.

Misère parti, l'autre appela au secours, et amena par ses cris deux bûcherons qui revenaient du bois.

— Qu'est-ce que tu fais là-haut, Nicolas? dirent-ils.

— Misère, dit le vaurien, est un méchant sorcier qui m'a jeté un sort. Je ne peux plus descendre de l'arbre pour quelques méchantes poires que j'ai mangées étant très-altéré.

Les bûcherons s'amusèrent un moment des terreurs de Nicolas; ils soutenaient avec raison que Misère était un pauvre sorcier; — autrement, disaient-ils, il y a bel âge qu'il aurait eu la sorcel-

lerie de ne pas mourir de faim. Après ce beau raisonnement, ils essayèrent de secourir Nicolas en montant à l'arbre; mais ils auraient arraché les bras et les jambes du fainéant plutôt que de le retirer de là.

— Ma foi, dirent-ils, il n'y a rien à faire, mon pauvre garçon; tout ce que nous pouvons, c'est d'aller prévenir le juge.

Mais quand ils voulurent descendre, ils se trouvèrent aussi englués que Nicolas.

Ce qui fit que Misère, revenant peu après avec un gros fagot de broussailles comme il l'avait dit, trouva trois voleurs de poires au lieu d'un. Trois larrons et trois mauvais larrons.

— Ah! ah! dit-il en riant, la foire est bonne, à ce que je vois, puisque voici tant de marchands qui s'amassent. Je vais vous fumer comme des jambons.

— Mon brave Misère, disaient les deux bûcherons, dont les larmes coulaient jusqu'au pied de l'arbre, reconnaissez-nous donc pour vos bons voisins. Nous sommes montés sur cet arbre maudit afin de porter secours à Nicolas.

— Nenni, vous veniez prendre mes poires.

— Mais, Misère, nous n'avons jamais passé

dans le pays pour des voleurs ; dans notre enclos il y a des poiriers, et il y pousse des poires aussi belles que celles-ci. Nous n'aurions ni poires ni poiriers que, si l'envie nous en prenait, le marché n'est pas loin où il y en a des gueulebées à des prix doux.

— Si ce que vous dites est la vérité, reprit Misère, vous pouvez descendre, la punition n'est que pour les voleurs.

En effet, les deux bûcherons sentirent leurs membres plus à l'aise et purent sauter à terre ; leur premier mouvement fut d'intercéder pour le vaurien qui était resté sur l'arbre, plus ennuyé qu'un crapaud dans les vignes.

— Non, disait Misère, il restera là-dessus autant d'années qu'il a volé de quarterons de poires.

Les bûcherons plaidèrent si bien, et le cœur du pauvre était si riche en bonté, qu'il pardonna, à condition qu'il ne passerait pas à l'avenir à moins de cent pas de distance du petit enclos. Le vaurien jura ses grands dieux qu'on ne le verrait même pas à une lieue de là, tant ce poirier lui faisait mal au cœur.

L'aventure se répandit dans le village, et jamais personne ne tenta de goûter aux poires de

Misère : même les enfants, qui sont intrépides en toutes choses, n'auraient pas jeté une pierre de ce côté-là ; ils redoutaient le poirier bien pis que le loup-garou.

Pendant quelques années, Misère jouit gaiement de la vie, et il avait une joie secrète quand il regardait son poirier vivace qui lui tenait lieu de tout ; mais les années avançaient, les cheveux du brave homme s'étaient couverts de neige, de temps en temps la maladie le prenait.

Un jour on frappa à sa porte. C'était la Mort.

Beaucoup se troublent quand ils voient arriver la reine du pays de Claque-Dents ; Misère ne la craignait point, n'ayant rien de mauvais sur la conscience, ayant toujours vécu en honnête homme, quoique très-pauvrement.

— Tu ne me crains pas ? dit la Mort surprise, moi qui fais trembler les papes, les rois, les empereurs.

— Vous ne me faites aucune peur, dit Misère ; quel plaisir ai-je dans cette vie pour n'en pas sortir avec plaisir ? Je n'ai ni femme ni enfants ; j'ai assez de mal sans cette engeance ; je n'ai pas un pouce de terre vaillant, à l'exception de ma chaumière et de mon poirier, qui lui seul est mon père

nourricier par les beaux fruits qu'il me rapporte tous les ans. Tenez, il est encore tout chargé, et je n'ai qu'une peine, c'est de le quitter avant d'avoir mangé la récolte. Malheureusement, avec vous, il n'y a point de réplique, sans quoi je vous aurais demandé la permission de mordre un coup dans la plus belle poire; après ça, je vous suivrai.

— C'est trop raisonnable, dit la Mort; va choisir toi-même un fruit.

Misère, suivi de près par la Mort, sortit dans l'enclos, tourna longtemps autour de l'arbre pour guetter une poire bien mûre.

— Ah! qu'en voilà une rouge! s'écria-t-il; mais qu'elle est haute. Prêtez-moi un moment votre faux, que je puisse atteindre la branche.

— Ma faux! dit la Mort, je ne la prête à personne; mais je regarde qu'il vaudrait mieux cueillir à la main cette poire, parce qu'en tombant elle se foulerait.

— Vous avez ma foi raison, dit Misère; hélas! mes pauvres membres sont si impotents, que je ne saurais plus grimper comme quand j'avais quinze ans.

— Eh bien! dit la Mort, j'irai moi-même cueillir

cette belle poire dont tu espères tant de contentement.

La Mort grimpe sur l'arbre; mais voilà qu'elle ne peut en descendre.

— Ah ! qu'est-ce qui me prend? dit-elle à Misère, je ne peux descendre.

— Ma foi, dit Misère, ce sont vos affaires; pourquoi êtes-vous entrée chez moi ? Vous avez tout l'univers à faucher, et vous vous avisez de venir dans ma misérable chaumière chercher la vie d'un homme qui ne vous a jamais rien fait!

— Tu oses te jouer de moi , dit la Mort; réfléchis à quoi tu t'exposes.

— C'est tout réfléchi, dit Misère ; je vous tiens, et vous resterez sur mon poirier. Aussi bien je rends service à un tas de gens auxquels vous vous proposiez de rendre visite aujourd'hui.

La Mort, qui ne s'était jamais trouvée à pareille aventure, connut qu'il y avait dans cet arbre quelque chose de surnaturel.

— J'ai mérité ce qui m'arrive, dit-elle, par une complaisance qui n'est pas dans mes habitudes; mais cela ne vous servira de rien de vous opposer aux volontés du ciel. S'il désire que vous sortiez de cette vie, vos détours seront inutiles, il vous y

forcera malgré vous. D'ailleurs, si vous ne me faites pas descendre de bonne volonté de l'arbre, tout à l'heure je ferai mourir le poirier avec ma faux.

— Bah! dit Misère, mon arbre mort ou vivant, vous n'en descendrez que par la permission de Dieu.

— Pourquoi suis-je entrée dans cette fâcheuse maison! disait la Mort; j'ai affaire aux quatre parties du monde... Vous vous en repentirez, et il sera trop tard.

— Non, répondit Misère, je ne crains rien; tout homme qui n'appréhende point la Mort est au-dessus de bien des choses. Vos menaces ne me causent pas la moindre émotion; je suis toujours prêt à partir pour l'autre monde, quand le Seigneur l'aura ordonné.

— Tu peux te vanter, bonhomme, d'être le premier de la vie qui ait vaincu la Mort. Le ciel m'ordonne que de ton consentement je te quitte et ne revienne jamais te voir qu'au jour du jugement universel, après que j'aurai fini mon grand ouvrage.

— N'est-ce point pour me tromper, dit Misère, que vous me parlez ainsi?

— Non, tu ne me verras qu'après l'entière désolation de toute la nature, et ce sera toi qui recevras le dernier coup de ma faux.

— Si c'est ainsi, reprit Misère, vous avez la liberté de descendre du poirier.

Aussitôt la Mort s'envola à travers les airs, et Misère jamais plus n'en a entendu parler. La Mort est souvent revenue dans le petit village où elle a enlevé des personnes considérables, mais elle passe devant la porte du bonhomme en fuyant comme s'il avait la peste.

Misère a vécu depuis ce temps-là dans la même pauvreté, près de son cher poirier.

Misère restera sur la terre tant que le monde sera monde.

Qu'elle est touchante cette légende qui me fait réjouir de mon voyage à Troyes! Une telle invention ne vaut-elle pas beaucoup d'ambitieux morceaux de littérature? En un petit cahier se trouve résumée la plainte éternelle de l'humanité : *misère*, et le petit cahier a rempli tous les villages de la France; car Troyes n'a pas eu le *privilége* exclusif d'imprimer le *Bonhomme Misère* : toutes les imprimeries de la Normandie, Rouen, Falaise,

l'ont édité et colporté. Sans tomber dans l'archéologie, combien désirerais-je faire revivre le nom de l'homme de génie naïf qui a conté doucement, sous forme allégorique, la grande inquiétude de l'humanité? Une édition de Normandie porte le nom du *sieur de la Rivière*, inconnu de tous les biographes. Quand les académies proposeront des questions utiles, ce qui n'arrivera jamais, il serait curieux de chercher quelle a été l'*influence* (les académies manquent rarement de demander l'*influence* à des gens qui ne répondent pas) du *Bonhomme Misère* sur le peuple des campagnes; en même temps on rechercherait l'origine, les variations et l'auteur réel. En ce moment, je suis seulement frappé de l'invention de la légende et de son ton naïf, de sa popularité et de son impression typographique.

Un esprit philosophique a pu seul conclure par le trait de la fin : « Misère restera sur terre tant que le monde sera monde. » Mais que de persuasion il a fallu employer dans tout le cours du récit pour mener à cette cruelle conclusion ! Et combien le pauvre est peint d'un trait bienveillant dans la légende! Il sourit en voyant sa misère et

ne peut s'empêcher de trouver heureux le bonhomme Misère près de son poirier.

Les professeurs de beau langage, ceux qui soutiennent avec impertinence que l'Idée n'est rien sans la Forme, peuvent étudier ces récits naïfs, toujours vivants et toujours populaires. L'homme qui a écrit cette légende a trouvé une forme convenable pour rendre son idée. Il n'est pas besoin de rhétorique ni de dictionnaire pour que la pensée sorte du cerveau, quand il y a pensée. Tout homme profondément ému trouve à son service une forme qu'il ne soupçonnait pas, dont il n'avait pas conscience. Qu'on explique autrement le charme qui s'attache à des chansons populaires, sans rimes, sans mesure, en révolte ouverte contre toutes les lois de la prosodie, sinon qu'il s'est trouvé un homme joyeux qui, pour faire passer sa gaieté dans l'esprit de ses convives, a rimé une chanson à boire ; un paysan a chanté ses peines d'amour, et comme son cœur était gros de chagrins, il a laissé une chanson amoureuse, qu'on répète dans le village deux cents ans après sa mort, et qui frappe l'oreille des érudits par son accent sincère.

La popularité du *Bonhomme Misère*, je l'attri-

bue au sentiment doux et consolant qui en ressort à chaque ligne. La morale bienveillante, entremêlée d'un grain satirique, a toujours plus de durée que les œuvres de destruction, de colère et de rage. Cette littérature ressemble au peuple par son enveloppe typographique : le papier est d'une *pâte* grossière, où se voient encore des restes de chiffons mal convertis dans la cuve du papetier ; la couleur est d'un bleu-gris qui ressemble au pain d'avoine que mangent les paysans dans les montagnes loin des villes. Le drap de leurs habits n'est-il pas fabriqué aussi simplement que la pâte de ce papier bleuâtre ?

Analogie dans l'enveloppe, simplicité dans le langage imagé, philosophie doucement railleuse, misère des pauvres gens, à laquelle il est répondu en quelques pages, n'y a-t-il pas là de quoi expliquer cet éternel succès d'une légende tirée à des millions d'exemplaires ?

CHAPITRE V

SAINT LE GAT.

Il y a beaucoup de personnes qui parlent d'une ville, d'un pays étranger en disant : « Je connais ce pays. » Ces voyageurs sont restés huit jours tout au plus dans une ville comme Lyon, ont passé le temps à visiter les rues, les monuments, et ils s'imaginent *connaître un pays*, pour y avoir mangé à table d'hôte avec d'autres voyageurs aussi pressés qu'eux. Pour moi de tels voyages sont insupportables ; ils servent tout au plus à changer d'air. A quoi bon visiter des monuments, des églises, des musées, des fabriques? Là n'est pas la connaissance du pays, qu'il faut habiter au moins un an pour se rendre compte des nuances de caractères qui font de la France le pays le plus intéressant de l'Europe. J'ai pour croyance que la plus petite ville française demande six mois de séjour pour laisser quelques observations dans le cerveau. Ne faut-il pas surprendre le peuple et la bourgeoisie dans ses joies et dans ses peines? au théâtre, à l'église, au tribunal? quitter les ensem-

bles pour arriver aux détails? étudier quelques caractères de différentes classes, qui soient en même temps les *types* de la localité? Voilà ce qui m'inquiète dans le voyage que j'ai entrepris à la recherche des anabaptistes : combien de temps demandera une simple introduction dans ces familles où je veux étudier sur le vif ces singuliers usages qui m'entraînent loin de Paris.

Je ne connais personne à Troyes, et je suis obligé de me rabattre sur la bibliothèque et le musée. A la bibliothèque, il m'a été répondu qu'elle n'ouvrait que deux fois par semaine, de même que le musée. Hier ces établissements étaient ouverts; il me faudrait attendre trois jours. Je maudis l'administration municipale, qui veille si mal aux intérêts des savants. Que la bibliothèqne ne soit ouverte que deux fois par semaine aux Troyens, je n'y vois pas grand mal : ils me paraissent, en général, plus préoccupés de bonneterie et de cotonnades que de science; mais un étranger peut arriver de très-loin, comme moi, avec le désir de faire des recherches dans une bibliothèque immense, et trois jours passés à Troyes à se promener dans les rues sont trois jours plus longs qu'ailleurs. Cependant, en l'absence du bi-

bliothécaire (peu d'hommes sont plus heureux de s'absenter que les bibliothécaires), je me suis fait ouvrir la bibliothèque, et j'ai trouvé, ainsi que je m'y attendais, une immense pièce vide et tranquille, faisant partie d'une ancienne abbaye, bourrée de vieux livres jusqu'au plafond. Dans ces cases, combien de renseignements utiles pour me guider dans mes recherches sur la littérature populaire! Mais qui m'indiquera la place au milieu de tant de volumes?

Peut-être cette absence du bibliothécaire est-elle un avertissement de la Providence, pour m'empêcher par là de m'enfoncer dans le bourbier archéologique. Un long bagage de documents précis, de titres, d'analyses, de notes, entraîne à la sécheresse, porte au positif et entraîne au catalogue. Et ce ne sont pas les catalogues qui manquent aujourd'hui! Tandis qu'avec peu de notes, l'esprit se sent vif et s'élance plus librement dans les vastes champs de la Fantaisie, contrée interdite aux catalogueurs, sortes de malheureux *Solognots* cultivant péniblement des sentiers arides.

Le musée touche à la bibliothèque. Deux tableaux m'ont particulièrement intéressé : l'un qu'on ne voit pas, couvert comme il est d'habitude,

par une grande peinture religieuse d'une valeur nulle, mais dont la toile forme un vaste champ. Ce petit tableau invisible est provincial et facétieux : M. Bergerat, curé de Chemezy, fait exécuter un *motet* de sa composition par ses enfants de chœur, en présence de Louis XIII. J'ai deviné que la peinture de ce petit tableau était excellente, par la raison que le peintre n'a fait que des portraits. Ce curé Bergerat, compositeur et ami de la bouteille, dit à table à Louis XIII un mot que je n'ai pas encore lu dans les almanachs. Le roi lui faisait l'honneur de lui offrir une grappe de raisin.

— Sire, dit le joyeux curé, je rends grâce à Votre Majesté; j'aime mieux la purée que les pois.

En face est un singulier portrait en pied de vieillard à demi-nu, couvert seulement d'une draperie rouge, portant une longue barbe blanche, qui, à partir du menton, se divise en deux et descend jusqu'aux genoux. Un petit chien carlin suit ce singulier personnage au crâne carré, qui tient du Diogène et d'un gueux de Callot. C'est saint Le Gat, que les fidèles ont longtemps adoré dans l'église des Trinitaires. De quel vieux calendrier, de

quel martyrologe sortait ce saint? C'est ce que les dévotes ne pouvaient dire; elles affirmaient seulement que saint Le Gat guérissait de nombreuses maladies, suivant la ferveur des oraisons à lui adressées. La foi en saint Le Gat fut longtemps enracinée à Troyes et aux alentours; les paysans venaient de dix lieues en pèlerinage prier saint Le Gat de veiller sur leurs bestiaux, sur leurs maisons. Un jour, il se trouva un prêtre qui trouva saint Le Gat trop enfumé par les petits cierges qu'on brûlait sous son image; la fabrique chargea un peintre de le débarbouiller. Qui fut surpris? Dès les premiers lavages à l'éponge, des lettres d'or paraissent au bas du tableau, dénotant la réelle profession du saint, qui n'était autre qu'un riche boucher de la ville. Chacun put lire cette prosaïque inscription : *Jean Le Gat, mort en* 1289, *maître boucher à Troyes*, *âgé de* 75 *ans.* Le scandale fut grand : les dévotes prétendaient livrer aux flammes ce grossier boucher qui s'était fait passer pour saint. La municipalité eut peine à sauver le tableau en le cachant dans un grenier, d'où il fut tiré plus tard, pour être transféré au musée, après que l'apaisement public fut éteint. Ce Jean Le Gat, qui s'est fait peindre si magnifique-

ment, était plus fier de son titre de maître boucher que de sa qualité de saint ; il tirait grande vanité de sa barbe immense, n'ayant sans doute pas d'autres qualités remarquables, et il fut présenté à Henri III, en passage à Troyes. Le roi, étonné, prit la barbe et la tira de chaque côté pour se rendre compte de sa réalité. En retour de cette familiarité, disent les historiens provinciaux, Jean Le Gat demanda le fermage des boucheries de Troyes, que le roi lui accorda.

Ma mission est terminée ici. Je n'attendrai pas l'ouverture de la bibliothèque. J'ai trouvé dans la ville nombre de petits volumes de la *Bibliothèque bleue,* d'anciennes éditions ; ils me desennuieront pendant les jours de pluie en voyage.

CHAPITRE VI

EXPLIQUE QUI POURRA LA NATURE HUMAINE.

J'allais prendre au débarcadère la petite diligence du pays qui devait me conduire à Chaumont. Une jeune fille, habillée de noir, paraissait fort inquiète ; la voiture était complétement pleine, et

elle risquait de rester à la station. Elle demeurait à cinq lieues de là ; elle était fort pressée d'arriver à son village.

— Mademoiselle, lui dis-je, si vous voulez accepter une place d'impériale, je vous la cède volontiers, on me logera où on pourra, avec les paquets, au milieu des malles.

Elle consentit. Comme on allait partir, le conducteur nous prévint que nous allions monter une côte pendant près d'une heure, et que ceux-là lui rendraient un véritable service qui consentiraient à la monter à pied, car la petite diligence était démesurément chargée.

— Si vous vouliez faire la route avec nous, mademoiselle? dit un des voyageurs.

Elle se mit à nous suivre sans se faire prier.

— Vous venez de Paris, mademoiselle?

— Oui, messieurs, et vous?

— Nous aussi.

— Il faisait froid dans le chemin de fer?

— Je n'ai pas eu très-froid.

C'est ainsi que toutes les conversations s'engagent entre voyageurs. Je cherche à me rendre compte par quel enchaînement de paroles j'appris que la demoiselle était dans les modes, que

son magasin était situé dans les environs de la Madeleine ; enfin, au bout d'un quart d'heure, je savais beaucoup plus sur la jeune fille qu'elle n'en savait sur moi. Comment arriva-t-il que je me trouvai seul dans la montagne avec elle? Pourquoi le voyageur m'avait-il laissé en avant tout à coup? C'est ce que je ne comprends pas, car rien dans mes paroles et mes questions ne pouvait faire supposer que j'eusse l'intention de faire la cour à la modiste. Elle me dit alors qu'elle avait perdu sa mère, une sœur et trois autres proches parents de fièvres épidémiques, en quatre jours, et qu'elle ne fut libre d'aller retrouver sa famille que quinze jours après la mort de sa mère, à cause de l'ouvrage qui pressait au magasin.

— J'ai bien changé, dit-elle; j'ai bien souffert.

— On ne le croirait pas à vous voir, lui dis-je.

Effectivement, ce n'était pas une beauté, mais, pour une femme de Paris, elle avait conservé ce précieux vermillon de campagne qui s'étale sur des joues rondes et fermes : ses yeux étaient noirs, sa chevelure épaisse se mariait avec des agréments de deuil. Elle raconta la mort de ses parents avec une douleur simple et pénétrante : quinze jours auparavant elle attendait sa mère

à Paris au chemin de fer; ne l'ayant pas trouvée, elle rentra à son magasin, espérant la voir arriver le lendemain; mais le lendemain une lettre de mort la mit au fait de son malheur. L'épidémie avait enlevé sa mère presque subitement. et il fallait rester au magasin *faire des modes*. Les clientes arrivent, se font montrer tous les chapeaux, ne trouvent pas cette fleur *jolie*; elles *tremblent* que le chapeau n'aille pas à leur physionomie. Quel *malheur* si la coiffure de madame une telle était plus distinguée! Voilà les propos que la pauvre fille entendait et qu'elle fut forcée de subir pendant quinze jours après la mort de sa mère. Elle savait le jour qu'on l'enterrerait; de son comptoir elle suivait tout le triste cérémonial du convoi, et elle était enfermée dans son comptoir comme dans une prison ! L'ouvrage allait, et il ne lui était pas permis de quitter.

Ce n'est pas elle qui me dit cela, c'est moi; car elle racontait les faits sans réflexions, mais la broderie s'en faisait dans mon esprit. La modiste me raconta qu'elle était première demoiselle du magasin, qu'elle avait l'entière confiance de sa maitresse, qui s'occupait fort peu des affaires

de la maison ; qu'elle faisait la correspondance, touchait l'argent, allait chez les pratiques porter l'ouvrage, et cependant elle s'ennuyait à Paris dont on lui avait fait un tableau si séduisant lorsqu'elle était en province. Elle n'y connaissait personne, travaillait beaucoup, et les après-midi de dimanche, ses seuls congés, elle ne pouvait sortir seule.

— J'ai une pauvre parente, lui dis-je, dans le même cas; elle s'ennuie aussi à Paris, et elle voudrait faire un petit commerce.

Je ne sais pourquoi je cherchais un moyen de lier une amitié entre cette jeune fille et ma parente; il me semblait que je serais heureux le dimanche entre elles et que j'y trouverais le bonheur vainement cherché.

— Que fait votre parente? me demanda-t-elle.

— Rien, c'est une jeune femme bien élevée, et qui, cependant, a appris à travailler.

— Oh! dit-elle, l'ouvrage que nous donnons au magasin est mal payé; les ouvrières n'en trouvent même pas quand elles en ont besoin, alors pour ne pas mourir de faim, elles se donnent au premier venu.

Ces paroles me firent le plus grand plaisir;

voilà une femme qui connaît déjà la vie parisienne et qui met le doigt sur une de ses plaies les plus vives avec une simplicité, une douceur qui m'enchantaient.

— Vous êtes étudiant? me dit-elle.

— Malheureusement il y a longtemps que je ne le suis plus.

— Vous avez cependant l'air jeune, me dit-elle en me jetant un petit coup d'œil.

Cela me fit encore plaisir d'être pris pour un étudiant. Je porte tant de réflexions dans ma tête et tant de tristesses dans mon cœur, que je m'étonne qu'elles ne paraissent pas sur ma figure.

Afin d'entrer dans l'esprit de la modiste, je m'avisai de parler de chapeaux de femmes, pour lesquels je me sens une forte imagination.

— Croiriez-vous, lui dis-je, qu'on pourrait vendre aux marchandes de modes sans idées des idées de chapeaux?

— Je n'en sais rien, me dit-elle.

— J'ai songé qu'un nid d'oiseaux, perdu dans des brindilles et posé sous la capote d'un chapeau, conviendrait parfaitement à une jeune femme nouvellement mariée... De l'autre côté du

chapeau on pourrait placer sur une branche une mère s'élançant vers le nid.

— Quelle folie! dit la modiste.

— Rien n'est plus sérieux ; cet hiver vous verrez apparaître les chapeaux *à giorno*, n'en parlez pas surtout.

— Moi, en parler, dit-elle, est-ce possible ? je ne retiendrai jamais ce mot-là.

— Eh bien! ne comprenant pas le mot, je vais vous expliquer le fond ; ce sont des chapeaux éclairés comme les arbres des Champs-Elysées aux jours d'illuminations. J'ai combiné sous la capote de toutes petites lampes de la taille d'une grosse perle qui répandront une douce lueur sur la figure des femmes. Telle est mon invention, qui prendra le titre de chapeaux *à giorno*.

— Vous êtes fou, vous vous moquez de moi, dit-elle. Puis elle réfléchit : vous avez sans doute une bonne amie parmi les modistes ?

— Pourquoi?

— Parce que ce n'est guère possible autrement à vous entendre parler.

— Je vous assure que non.

— Allons, dit-elle, ne faites pas le mystérieux.

— Je ne le cacherais pas, je vous jure.

— Bah ! dit-elle, vous avez une bonne amie chez une marchande de modes, un jeune homme ne peut pas rester sans bonne amie. Au fait, je ne sais pourquoi je vous parle de cela.

— Et si je m'avisais de soutenir que vous avez un amant ?

— Pour moi, dit-elle, c'est différent, il n'y a que six mois que je suis à Paris.

— Est-ce parce qu'il n'y a que six mois seulement ?

— Oui, dit-elle franchement.

Je restai un moment stupéfait de cette franchise naïve, et j'allais rendre la conversation plus galante lorsque le conducteur apparut.

— Il est temps de monter en voiture, dit-il.

J'eus un mouvement de dépit d'abandonner un si joli thème ; mais, pensai-je, la modiste va monter sur l'impériale, moi derrière elle, au milieu des malles, sous la bâche, et malgré mes compagnons, je pourrai lui parler. Malheureusement le conducteur avait fait acte de galanterie en priant les voyageurs de l'intérieur de vouloir bien donner place, quoiqu'ils fussent très-serrés, à la jeune fille. Adieu ma charmante conversation en haut de l'impériale, où je grimpai tristement ! La mo-

diste était perdue pour moi : nul moyen de communication entre nous pendant le reste de la route.

— C'est la fille au meunier Gabourd, dit le conducteur, qui va à son village trouver sa famille dans la désolation. » Singulier effet du hasard ! Le conducteur semblait répondre à mes désirs les plus vifs en me donnant le nom de la jeune fille, que je répétai pendant un quart-d'heure de suite de la sorte : Mademoiselle Gabourd, 17, faubourg Saint-Honoré..... 17, faubourg Saint-Honoré, Mademoiselle Gabourd,..... Ga..... bourd, Gabourd, dix.....sept,..... vingt moins trois..... Gabourd, dix-sept..... dix-sept, Gabourd. Dans la conversation j'étais arrivé, sans le chercher, à connaître son adresse à Paris ; deux choses m'occupaient à cette heure, de retenir son nom et le numéro de la maison. J'allumai un cigare ; il tombait une petite pluie fine, mais je n'y pensais guère, car je me créais pour l'instant une méthode mnémonique particulière, à l'effet de bien caser dans mon cerveau le numéro et le nom qui m'occupaient. Sans doute je pouvais l'inscrire sur mon carnet ; mais le postillon connaissant la jeune fille, je ne voulais la compromettre en rien ; aussi bien, serré

entre deux énormes compagnons, il m'était impossible d'arriver jusqu'à ma poche.

De temps en temps j'apercevais à l'horizon des montées roides et escarpées.

— Conducteur, est-ce que nous n'allons pas descendre?

J'espérais que ma jolie compagne de route descendrait de son intérieur et que je pourrais continuer la conversation.

— De loin, çà a l'air de montagnes, disait le conducteur, de près ce n'est rien.

Encore un espoir qui s'échappait! A la descente de la voiture, pensai-je, je lui donnerai ma carte et mon adresse. Rien ne m'y autorise... Elle ne me comprendra pas... De quel droit lui donnerais-je ma carte? Si encore je lui avais fait une petite déclaration, mais je n'ai rien dit qui la décide à venir me voir à Paris... Pourquoi ai-je perdu une heure à parler de choses indifférentes? C'est justement en parlant de choses indifférentes que j'ai surpris la franche nature de cette jeune fille. Je savais le nom du village où elle descendait, je savais son nom, pourquoi ne pas lui écrire? N'était-ce pas plus simple et plus convenable? Mais si ses parents décachètent la lettre!

N'importe, je la combinerai de telle sorte qu'elle ne soit pas compromettante. Je rédigeai de tête la lettre suivante : « Mademoiselle, n'oubliez pas de m'apporter les chemises que je vous ai commandées en montant la montagne ; on peut me trouver tous les jours jusqu'à midi. Josquin. » Et l'adresse à la suite. Ainsi, pensai-je, de la sorte elle connaîtra que je veux la revoir, si elle tient à réaliser l'amoureux qu'elle rêve ; elle saura mon nom et mon adresse ; et ses parents, s'ils lisent la lettre, ne pourront s'en formaliser. Malgré tout, je me repentais de n'avoir pas brusqué un peu plus ma réponse, lorsqu'en haut de la montagne elle me parlait de chercher un amoureux.

— Ceux qui veulent manger un morceau, dit le conducteur, on va s'arrêter un quart d'heure pour changer de voiture.

Je sautai par-dessus mes compagnons de voyage pour descendre le premier de l'impériale, afin de me trouver près de la jeune fille. Elle était déjà dans la cour de l'auberge, un carton à la main ; je m'approchai d'elle, mais elle parut me recevoir froidement.

— Etiez-vous bien dans cet intérieur ?... lui dis-je.

— Pas trop, dit-elle.

Et elle entra dans l'auberge comme si elle ne m'avait jamais vu.

C'est de ma faute, pensai-je, elle m'en veut de ne pas m'être montré assez galant en montant la montagne. Je la vis qui causait avec la maîtresse de l'auberge et qui lui confiait ses paquets; puis elle sortit de la maison, et traversa la rue. Le jour commençait à tomber. Dois-je la suivre où elle va? Il me sembla qu'elle entrait dans la boutique d'un épicier, en face de l'auberge, et je m'aventurai jusque-là. Mais quoique la boutique fût éclairée, je ne la revis plus. Où est-elle? me demandai-je. Peut-être à manger dans l'auberge. J'entrai dans une chambre illuminée par un grand feu, devant lequel cuisait un gigot; à tout hasard, comme personne ne me voyait, j'inscrivis mon nom sur mon carnet, et je pliai la feuille assez petite pour qu'elle présentât peu de volume. J'avais l'espérance de revoir la modiste et la ferme volonté de lui remettre mon adresse. Cependant tourmenté, j'allai de la cuisine à la cour, de la cour à la rue, et je remarquai avec terreur que déjà les chevaux étaient attelés à une nouvelle voiture plus petite encore

que la première, qui consistait en un cabriolet ouvert pouvant contenir trois personnes derrière le postillon, et en un arrière-train pour quatre voyageurs à peu près.

— Vous pouvez monter, monsieur, me dit le conducteur.

— Non, pas encore.

Je me sauvai inquiet à la porte de la rue. Mes compagnons étaient là, qui se composaient d'un bourgeois et d'un prêtre; ils m'engagèrent à marcher en leur compagnie.

— Il fait bien froid, messieurs.

— Vous vous réchaufferez.

Ils s'éloignèrent en causant, et je profitai de leur conversation pour m'arrêter et revenir à l'auberge. Justement la modiste reparut et chassa toutes mes inquiétudes. Je suivais ses moindres pas, et il me semblait que tous les gens de l'auberge s'en apercevaient. Elle demanda où demeurait telle personne dans le village, et si elle avait le temps de la voir; on lui accorda cinq minutes et une fille d'auberge, afin de lui montrer le chemin. Encore cinq minutes mortelles à attendre! La mettra-t-on dans le même compartiment que moi? Pourrais-je lui parler, lui dire un mot, lui

remettre mon billet? Si j'avais le temps, ne devrais-je pas lui écrire une déclaration? Tous ces petits obstacles avaient augmenté le prix de ma conquête, et je commençais à m'y attacher réellement... Enfin la jeune fille reparut.

— Nous partons donc ensemble? lui dis-je.

Mais la maîtresse d'hôtel lui faisait mille recommandations qui m'agaçaient par leur détail. Je tournais autour de la modiste comme ces chiens qui se doutent que leurs maîtres vont sortir, et qui, par des sauts, des aboiements et des caresses, veulent les forcer à partir plus vite. Mon idée était que la jeune fille entrât dans le cabriolet découvert et moi à côté d'elle. La nuit était venue, la voiture était étroite, je pourrais enfin causer librement.

— Montez sur le devant, mademoiselle Gabourd, dit le conducteur, cela ne fera rien aux autres voyageurs, puisque vous descendez bientôt, au prochain village.

Elle monta en tenant ses paquets, et je ne perdis pas une minute à la suivre dans le cabriolet. Déjà le conducteur était sur son siège, devant nous, nous portant une ombre favorable; mais j'enrageais, car la maîtresse de l'auberge ne ces-

sait de parler à la jeune fille. Enfin, profitant d'un moment :

— Mademoiselle, je serais bien heureux de vous revoir à Paris ; le voulez-vous?

— Oui, dit-elle.

— Voici mon adresse.

Et je la lui donnai en lui serrant la main.

— Surtout, ne la perdez pas.

— N'ayez pas peur, dit-elle, je vous écrirai quand je serai de retour, et vous me montrerez votre bonne amie.

— Je n'en ai pas, et si je vous montre une bonne amie, ce sera vous.

— Ah! vous en avez une, tous les jeunes gens en ont.

— J'en ai eu, dis-je, mais elles m'ont fait beaucoup de mal, et je les ai quittées.

Tout cela se disait à voix basse à cause du conducteur. Je tenais la main de la jeune fille dans les miennes, et je tâchais de faire passer dans une vive pression tout ce que je ne pouvais dire.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Céline.

— Eh bien, Céline, je vous aime depuis que

nous nous sommes rencontrés, et je ne saurais vous dire combien j'ai pensé à vous là-haut et combien j'étais malheureux d'être séparé de vous.

Elle ne répondit pas, mais quoique nous nous regardions sans presque nous voir, le charme n'en était pas moins puissant.

— J'ai encore appris ici de tristes nouvelles, dit-elle ; mon père est peut-être mort à l'heure qu'il est.

— Pauvre fille ! pensai-je ; et je lui serrai la main, pour lui marquer mieux que par des paroles la part que je prenais à son chagrin. Pour une marchande de modes, elle avait encore les mains un peu rugueuses de la campagne, et ces mains répondaient bien à sa naïveté.

Comme nous étions sans parler, chacun agité de nos pensées, la voiture s'arrêta et le prêtre parut avec son compagnon, qui tous deux me regardèrent et me trouvèrent peut-être un peu près de la modiste.

— Ah ! monsieur le curé, dis-je, la voiture est bien étroite.

Le prêtre monta dans le cabriolet ouvert, à mes côtés, et le bourgeois prit place à côté du postil-

lon. J'avais étalé effrontément ma main gauche sur le devant de la voiture, et je la remuais assez adroitement pour qu'elle remplaçât l'autre qui était en prison dans les mains de la jeune fille. Le prêtre et le bourgeois discutaient sur une question d'ultramontanisme ; ils y mettaient beaucoup de feu. Je ne sais quelle idée me prit, je levai doucement la main de la jeune fille et je la portai à mes lèvres. Est-il rien de plus charmant que l'amour gêné par un obstacle? Ce que je n'avais risqué étant seul dans le cabriolet avec la jeune fille, me semblait d'un prix inexprimable. Donner un baiser au milieu d'une question d'ultramontanisme en doublait le prix. La marchande de modes, au premier enlèvement de sa main, la retira doucement de mes lèvres et fit entendre un petit cri qui pouvait être autant de plaisir que de reproche. Je ne me contentai plus de cet heureux début ; en feignant de laisser tomber mon mouchoir, je m'arrangeai de telle sorte en me baissant, que mes lèvres rencontrèrent la joue de la jeune fille.

— Je vous en prie, monsieur, me dit-elle.

Mais j'étais aussi heureux qu'Arlequin, quand il trouve le moyen de serrer dans ses bras la gen-

tille Colombine en présence de son vieux tuteur Cassandre. Voilà le véritable amour, le seul toujours durable, le seul vrai, qu'un homme de génie a personnifié dans les tourmentes, les agitations et les courses vagabondes d'Arlequin et de Colombine ; sa grandeur vient des obstacles, et il s'éteindrait du jour où les deux amants verraient toute contrainte disparaître. Le prêtre, le bourgeois, le conducteur, qui pouvaient se retourner, donnaient une grande illusion à cette rencontre en diligence.

— Plus j'approche, dit la jeune fille, et plus je souffre... ma tête me fait mal... je n'ose croire que nous allons arriver.

Elle parla alors de la mort de ses parents avec une douleur vraiment sentie ; j'attendais quelques mots du prêtre, mais il ne fit qu'une exclamation froide et égoïste qui me blessa, car j'étais ému de la douleur de la modiste.

Tout à coup on aperçut une lueur au loin.

— C'est l'église qui est illuminée, dit le postillon.

La jeune fille soupira tristement, quoique l'heure fût passée d'enterrer les morts. Elle songeait sans doute, comme j'y songeais, à son père

mourant... Sa main devint froide, ainsi que son bras...

— Ah! ma pauvre mère! s'écria-t-elle d'un accent de douleur profonde.

L'église était à droite; à gauche nous longions un petit mur bas, qui laissait voir à la faible lueur des lanternes de la voiture, le profil vague de croix de bois et de pins. C'était le cimetière. Emu, je laissai retomber de ma main la main de la modiste. Quelles paroles, en pareille circonstance, devant une telle douleur, sont possibles! La meilleure preuve d'affection, n'était-ce pas de laisser la jeune fille seule avec son chagrin, sans la troubler?

— Que vais-je apprendre? dit-elle lorsque la voiture s'arrêta.

Elle descendit lentement et resta affaissée contre un mur, pendant que le conducteur cherchait ses paquets.

Le fouet claqua; les chevaux hennirent; j'entendis des sanglots près de la voiture, et je n'osai même dire à la jeune fille *au revoir*. Jusqu'au prochain relais, je m'arrêtai sur les idées suivantes : Libertin sentimental — la mort — l'amour — la religion.

(La suite au prochain numéro.)

LES EXCENTRICITÉS

DE

GÉRARD DE NERVAL

J'ai connu Gérard il y a une dizaine d'années, et je ne me dirai pas son ami; Gérard avait eu sans doute des amis au temps de sa jeunesse : à l'époque où je le vis, il conservait des relations plus ou moins intimes avec d'anciens camarades, tels que Théophile Gautier, Arsène Houssaye, qui l'associaient à leurs travaux littéraires.

Gérard m'apparut en voyageur à l'œil fin, à la figure encore souriante; il arrivait depuis peu de l'Orient, mais ses récits se reportaient plus vivement vers les Flandres qu'il venait de visiter, peut-être pour se rendre compte du contraste de l'extrême Midi et du Nord. Il y avait dans la physionomie de Gérard quelque chose de bienveillant qui faisait que la jeunesse s'attachait volontiers à lui, sans ombre de critique. Peut-être plaisait-il

aux jeunes écrivains par le manque absolu de contrainte dans son extérieur et ses habitudes! L'excentricité de sa vie poussait à une amicale curiosité; sa vie errante, les aventures singulières qu'on racontait de lui dans Paris l'avaient transformé de son vivant en personnage légendaire! Dans tout ce Paris littéraire, où il est si difficile de poser le pied, Gérard ne trouvait que sourires amicaux et bonnes paroles. Confrères parvenus, confrères à parvenir, écrivains romantiques, classiques, réalistes, poëtes, prosateurs, romanciers, auteurs dramatiques, vaudevillistes et journalistes, tous montraient au poëte voyageur une de ces bienveillances si peu communes dans le monde littéraire.

Il est vrai qu'à cette époque Gérard n'avait rien publié!

Je ne voudrais pas peindre la littérature plus mauvaise qu'elle n'est, mais il y a un grand avantage à peu publier; même, avec une certaine adresse, il est facile de passer pour un homme de grand talent en ne publiant rien du tout. On disait jadis d'un auteur fécond qu'il faisait gémir la presse; on pourrait dire avec plus de raison qu'il fait gémir ses confrères.

Gérard était dans des conditions excellentes ; il passait pour paresseux. Ceux qui l'avaient connu dans sa jeunesse savaient quelle était au juste sa valeur ; mais il était difficile de concevoir de grandes craintes de sa productivité future, eu égard aux nombreuses branches sorties de son tronc sans porter de riches récoltes. Tour à tour poëte, journaliste, conteur, auteur dramatique, traducteur, Gérard passa par tous les endroits et n'attacha son nom à rien. Dans sa jeunesse, on l'avait vu à l'état de lierre sans force, obligé de s'enrouler autour d'arbres puissants. Trop timide, ou peut-être trop orgueilleux pour marcher seul, il avait essayé de divers pseudonymes ; il s'était attaché au bras de M. Dumas, mais surtout il aimait à mettre son temps et sa plume au service de M. Théophile Gautier. Ce fut une camaraderie qui semblait ne devoir jamais s'éteindre ; tous deux firent longtemps en collaboration le feuilleton de la *Presse*, signé *G. G.*, pour faire pendant au fameux *J. J.* du *Journal des Débats*. Un livre fut longtemps annoncé sur les couvertures romantiques du libraire Renduel : *Aventures d'un gentilhomme périgourdin*, par Th. Gautier et Gérard Labrunie. Ce livre ne parut jamais, et c'est la

seule fois que Gérard signa de son nom véritable.

Il m'a expliqué pourquoi il avait pris un pseudonyme : son père, médecin, occupait une place assez importante sous la restauration, et le jeune homme, qui sentait poindre en lui des idées politiques libérales, qu'il exprima en vers dans la manière de Casimir Delavigne, ne voulait pas qu'on reprochât au père les idées du fils. D'où le nom de *Nerval*, qui sent la restauration, et que Gérard a su dorer et ennoblir par son talent.

Un des faits qui m'a toujours le plus particulièrement frappé, est que Gérard, vivant en plein romantisme, avec les romantiques échevelés, ceux en pourpoint rouge, ceux buvant dans des crânes et ceux à poignard, n'a subi aucune influence de cette école ni dans le fond, ni dans la forme. On le voit plus préoccupé de Ronsard que de Victor Hugo ; en le pressant un peu, il était loin de médire de Béranger, pour lequel les romantiques ne montraient pas plus de respect que pour Voltaire. Gérard avait l'esprit plus français que ses amis ; il a sacrifié aux idées allemandes en donnant une traduction de Goethe ; il a paru très-enthousiaste d'Henri Heine, mais au fond il eût donné l'Allemagne et le romantisme pour une

page claire et vivante du dix-huitième siècle ; seulement il n'osait l'avouer, et il ne le pouvait guère, à cause de sa nature tranquille qui avait horreur de la discussion et des tempêtes d'école.

A cette époque, s'il eût fait part de ses secrètes prédilections, je frémis de penser quel sort l'attendait au milieu de la société du Bousingot, dont le type le plus marqué est M. Petrus Borel. Il reste un petit livre de poésies intitulé : *Rhapsodies*, qui rend la physionomie de ce temps. Gérard est entouré d'êtres à noms singuliers : *Napoléon Tom, Joseph Bouchardy, Alphonse Brot, Augustus Mac-Keat, Vabre, O'Neddy* et Théophile Gauthier, le seul qui soit resté de cette bande de matamores. Dédicace, épigraphe, titres, font de ce petit volume un livre curieux à consulter.

« Tout meurt ! » s'écrie Gérard dans une épigraphe. Et M. Jules Janin, dans une autre : « *Pauvre bougre !* » Un anonyme : « *Ça trouillote.* » Dans un vers, il est question

Des bourgeois à menton glabre ;

dans un autre, des habits d'épicier en queue de sifflet. Si Gérard eût osé dévoiler ses admirations en pareille société, il était perdu à tout jamais : c'é-

taient tous Jeunes-France « à cœur de salpêtre. » Quelle miséricorde attendre de poëtes terribles, *Augustus Mac-Keat* entre autres, dont le vers suivant rend évidemment le caractère intraitable :

Don Alèjo sourit méchamment sous sa cape.

Entre autres choses curieuses de ce cénacle, où l'on se réunissait un certain jour de la semaine pour y lire ces admirables poésies et ces romans pharamineux qui devaient former par la suite une série de volumes intitulés les *Soirées du bousingot*, Gérard m'a conté qu'un certain jour il fut lu par le poëte Brot une histoire d'une invention merveilleuse.

Une femme du moyen âge avait une passion furieuse dont on parlait par la ville, car tous les jours on lui connaissait un nouvel amant. Las! la pauvre femme n'était pas coupable; ses amans, oncques ne les revoyait. Ils sortaient de ses bras, souriants, enivrés d'amour, et ils ne reparaissaient plus. La dame s'inquiétait de cette ingratitude, et s'étonnait que le même vice tînt tous les hommes. Le dernier qui l'aborda fut l'écolier Jehan, si gentil et si délicat, que sa maîtresse lui fit jurer de revenir le lendemain. Jehan

ne reparut pas. La malheureuse éplorée manifeste une douleur si vive, que son mari s'en aperçoit. Il en demande la raison : la dame lui fait entendre qu'un escholier du nom de Jehan, moult gentil (ces récits ne sauraient être écrits que dans la langue du bibliophile Jacob), lui inspire une amitié innocente qui lui tient au cœur.

— Jehan, dit le mari, veux-tu le revoir? je vais te le montrer.

Alors l'homme ouvre une grande armoire et en tire une peau sèche, dans laquelle il souffle jusqu'à ce que le gonflement reproduise l'image du Jehan chéri. Le jaloux attendait au bas de l'escalier les amants de sa femme, les assassinait traîtreusement, les vidait et faisait sécher leur peau. Ainsi montra-t-il à la pauvre femme tous ses amoureux, maintenant conservés dans un tiroir d'armoire.

Cette nouvelle obtint un tel succès, que M. Alphonse Brot fut reçu membre du Bousingot et sacré poëte. Tels étaient les aimables récits de ce temps romantique, auquel il fallait une certaine force pour échapper. Gérard, cachant prudemment ses pensées à l'intérieur, échappa à cet enseignement; il était pris déjà du goût des voyages

qui l'a poussé plus tard vers un monde tout à fait inconnu.

A l'époque où je le connus plus intimement, certains détails de sa vie me frappèrent tellement, que je les inscrivis sur un livre de notes. J'en détache un pour bien faire comprendre le genre de vie qu'il menait :

Mars 1849. — J'ai vu Gérard de Nerval à l'*Artiste*; il n'a pas dépensé *cinquante* francs en deux mois.

— Vous avez donc crédit quelque part, Gérard?

— Non; je mange une flûte pour mon déjeuner, et je dépense douze sous pour dîner.

Il prétend que cette nourriture lui donne un bon sommeil, des rêves agréables, et que la nuit lui sert de jour.

Telle est la position d'un littérateur sérieux, qui écrit habituellement dans les revues, qui a publié des traductions, qui a fait des pièces; mais Gérard n'en est pas plus triste, ou du moins il cache bien en dedans sa pauvreté, sachant le peu de compassion que cet état excite chez les gens de lettres.

La vie de Gérard sera curieuse à écrire un jour; ce qu'il a supporté de misères, de privations, ses voyages, tout est bon à faire connaître.

Il entraîne un ami chez sa blanchisseuse :

— Je voudrais mon linge, dit-il.

Son linge se composait d'une chemise.

Gérard et son ami passent dans une chambre voisine afin de changer de linge. L'ami remarque avec étonnement que la chemise que porte Gérard n'a pas de col, qu'une des manches est déchirée du haut en bas.

— Tu donnes *cela*, lui dit-il, à la blanchisseuse?

— Oh! dit Gérard, cette chemise *a l'air* en mauvais état. Eh bien! la blanchisseuse me respecte beaucoup à cause de cette chemise... Elle est en toile... J'aurais une douzaine de chemises en calicot neuf qu'on n'aurait pas les mêmes égards pour moi.

Ainsi Gérard avait à son service une quantité de paradoxes qui l'entraînaient loin des habitudes de la société. L'argent qu'il gagnait s'écoulait rapidement en boissons inutiles, en folies, en curiosités, en bouquins, en enfantillages ; car, avant que sa folie ne fût bien constatée, Gérard se conduisit toujours en enfant. Je l'ai connu parfois avec des idées d'ordre et d'économie, qui provenaient sans doute de quelque avertissement de ses amis ou de

son père. Il me dit un jour que le meilleur moyen de placer son argent serait d'acheter de temps en temps, quand on recevait quelque somme, un poisson de plomb. On louerait une cave, un hangar pour y déposer son plomb, et à la fin de l'année on se verrait à la tête d'une certaine quantité de poissons de plomb.

Tous les grands artistes de ce temps-ci ont de ces diables bleus dans la tête : il est facile de distinguer un artiste d'un homme qui ne l'est pas ; il suffit de mettre le nez dans ses affaires privées. Châteaubriand, Balzac, Lamartine sont incapables d'avoir une vie réglée, même avec une fortune personnelle ; mais en regard, M. Scribe, M. Bayard et d'autres esprits bourgeois et positifs ont des châteaux, des hôtels, etc. C'est la différence du génie et du talent.

Je ne dirai pas que Gérard eut du génie ; mais dans l'ordre qu'il occupera plus tard, il restera comme un esprit très-singulièrement placé dans le milieu de son époque, et il tiendra certainement une haute place de conteur et de voyageur humoriste.

(La fin au prochain numéro.)

PETITE
GAZETTE DU MOIS

1er *novembre*. – Quatre jeunes Allemandes viennent de jouer un *quatuor* dans un concert donné à Saint-Germain par le colonel Jomard ; elles ont tiré au sort quelle partie elles feraient dans le quatuor. Le hasard a désigné Hélène Katow pour jouer le violoncelle ; j'ignore malheureusement le nom du premier violon, du second violon et de l'alto.

La plus jeune de ces jolies Allemandes, celle que le sort avait désigné pour l'emploi modeste de second violon, portait des lunettes, et son regard n'en était ni moins vif ni moins charmant ; l'alto, le grave alto, ce sévère personnage, une sorte de misanthrope qui parle rarement et qui ne dit que des choses raisonnables, était entre les fines mains d'une jeune fille mutine, aux cheveux blonds, épais, séparés par une raie sur le côté.

Toutes les quatre sont excellentes musiciennes, à en juger par la certitude et le jeu élégant du premier violon par hasard ; toutes les quatre suivaient la mesure dans les regards l'une de l'autre. Ce n'étaient pas quatre hommes fronçant le sourcil, clignotant des yeux, pinçant les lèvres, s'appliquant à l'exécution d'une œuvre compliquée, mais quatre têtes souriantes, roses et enjouées, que seul pourrait rendre le pinceau de Lawrence. Hélène Katow a joué du violoncelle en sainte Cécile.

Entendrons-nous jamais à Paris ce ravissant quatuor ? Pour moi ces jeunes Allemandes peuvent jouer ce qui leur plaira : toute musique jouée par elles prendra le charme des plus aimables mélodies, même la musique de M. Berlioz.

---

2 *novembre.* — Depuis longtemps M. Couture était retiré du théâtre, il ne donnait plus signe de vie. Aussi ses admirateurs se sont-ils empressés d'assister à ses débuts à l'église Saint-Eustache, où l'attendaient de nombreux bravos. Avec M. Couture ne faut-il pas se servir du langage dramatique habituel des feuilletonistes? Je ne le regarde pas comme un peintre, mais comme un décorateur d'opéra ; cette dernière qualité apparaît d'autant plus sous les voûtes sévères d'une église.

Dans la chapelle de la Vierge, M. Couture a dessiné trois grandes compositions, dont l'une représente des naufragés d'opéra comique, et l'autre des affligés en costume breton qui auraient beaucoup de succès au Gymnase. Au milieu, la Vierge présente l'enfant Jésus à l'adoration des anges. C'est une sorte d'apothéose féerique avec feux de Bengale un peu blafards.

M. Couture n'est pas le plus coupable en cette affaire, mais bien le conseil d'administration de l'église Saint-Eustache. Qui ne connaît le talent de M. Couture et son incapacité religieuse! Peintre de brillantes étoffes, admirateur des parties décoratives de Paul Véronèse, connaissant à fond le *beau* tel qu'on le comprend dans la rue Notre-Dame de Lorette, pinceau sensuel et brillant au premier abord, froid et creux quand on l'examine de près, ne manquant pas d'un certain art dans la distribution de ses personnages, sans esprit dans l'expression, moitié dessinateur et moitié coloriste sans être réellement ni l'un ni l'autre, est-ce juger trop sévèrement l'auteur de *l'Orgie romaine*?

Certes, je ne lui aurais pas demandé de chapelle, pas plus que je ne lui aurais commandé le *Départ des volontaires* sous la république. Ce dernier tableau, auquel l'auteur travaille depuis si longtemps, est tout aussi contraire à sa nature qu'un tableau d'église. M. Couture, ceci l'étonnera peut-être beaucoup,

ne saurait avoir un sentiment patriotique très-developpé ; ses œuvres précédentes en font foi. Il lui est interdit de faire crier à un représentant du peuple : *la patrie est en danger* ; ses enrôlés volontaires ne s'élanceront pas avec enthousiasme pour signer leur engagement ; le peuple n'aura pas cette fièvre patriotique qui faisait des populations révolutionnaires un peuple capable de se sacrifier pour la patrie.

Autre sujet d'étonnement pour la jeunesse qui a appris à rire des peintres de l'empire et de la république, de David et de Lethière. Ces maîtres, dont les romantiques se sont tant moqués en 1830, malgré leurs groupes académiques, malgré le manque de vie de leurs compositions, avaient la foi que commandaient ces grandes époques de la république et de l'empire ; ils protestaient par une forme sérieuse et antique contre le *joli* qui avait envahi les arts. Ils ont laissé de grandes œuvres dont on ne se moque plus aujourd'hui ; ils avaient une science d'exécution correcte qui durera plus que l'école-Couture ; ils ne connaissaient pas l'énervement, l'alanguissement des poses ; ils ne noyaient pas leurs compositions dans un ton argentin séduisant ; ils semblent moins agréables à des yeux corrompus, ils sont plus mâles.

Le pinceau mâle, voilà ce qui manque à M. Couture, ce qui l'empêchera de rendre l'*Enrôlement des*

volontaires, comme la foi naïve et religieuse lui a manqué pour ses peintures de la chapelle de la Vierge.

---

3 *novembre*. — Encore un artiste pour l'Opéra que M. Clésinger! Une statue pour l'Hippodrome que le François Ier de la cour du Louvre! Car, malgré le sentiment public qui ne s'est jamais prononcé si hautement, le François Ier de M. Clésinger est reçu après de nombreuses corrections.

Tout est plumet dans cette statue! L'œil ne s'arrête que sur des panaches! Le cavalier est sacrifié au cheval, le cheval à des harnachements. Aujourd'hui que la science archéologique a fait tant de progrès, où il est facile en moins d'une journée de connaître, par les richesses de nos musées et de nos bibliothèques, ce que fut réellement un homme d'une autre époque, il s'est trouvé un sculpteur qui semble avoir étudié un François Ier aux cavalcades du Cirque-Olympique. M. Clésinger a sculpté un François Ier comme M. Mélingue l'eût représenté à la Porte-Saint-Martin ; c'est la même école, la même vérité. L'homme est sacrifié au costume, aux broderies, aux plumets, aux pompons.

Je ne nierai pas une certaine adresse dans les dé-

tails, mais tout le monde aujourd'hui possède cette malheureuse *adresse* qui séduit tant de gens. Je veux bien pardonner à M. Clésinger d'avoir fait un François Ier de carton, mais au point de vue du statuaire équestre, est-ce de l'adresse que cet énorme cheval que le sculpteur n'a pas su faire cabrer en l'air, sans lui enfoncer sous le poitrail un gros tronc d'arbre aussi adroitement présenté que les quinquets d'une coulisse aperçus par les spectateurs?

Dans cet ordre de choses, il n'y a plus à rire des champignons de bois qu'on fourre dans les jambes des poupées à 12 fr. la grosse.

---

4 novembre. — Il y a quelques jours je reçois une carte élégante :

MADAME VEUVE DE LACHAISE

11, rue de Paradis-Poissonnière,

avec le nom surmonté d'une couronne de comtesse. Je ne connaissais pas cette comtesse, et j'étais certain de ne jamais lui avoir rendu visite. Que me veut-elle? Le lendemain une lettre arrive qui m'indique le motif de l'envoi de cette carte.

La *comtesse de Lachaise* est une copiste de manus-

crits que j'ai employée jadis et qui se réclamait humblement de moi pour avoir de l'ouvrage.

---

5 *novembre.* — M. Paul Delaroche est mort aujourd'hui, âgé seulement de quarante-neuf ans. M. Delaroche était plus intelligent que sa peinture, c'est ce qui l'a miné ; après avoir servi en 1830 de trait-d'union entre les classiques et les romantiques, il s'aperçut qu'il n'était que le Casimir Delavigne de la peinture. Ses drames historiques de petite dimension, œuvres consciencieuses, pénibles et froides, ne le satisfaisaient plus. Il tenta de nouveaux voyages dans le pays du beau, et n'en rapporta que des œuvres batardes où l'influence de M. Ingres se faisait sentir. L'hémicycle de l'Ecole des beaux-arts fut le suprême effort d'une nature bourgeoise et raisonnable qui veut s'élever, mais la flamme y manquait absolument. L'homme était tourmenté, le pinceau n'avait aucune fièvre.

M. Paul Delaroche a eu trop d'ambition pour les faibles qualités de peintre que la nature lui avait départies. En le jugeant sévèrement, on pourrait croire qu'il n'était pas né peintre ; il a formé beaucoup d'élèves, et je juge par ses tableaux qu'il devait être un excellent maître.

On remarqua son absence volontaire à l'Exposition universelle de 1855. M. Paul Delaroche était désillusionné; peut-être comprenait-il qu'il s'était trompé de vocation, peut être craignait il de livrer à la critique son œuvre de trente ans! Quand l'artiste en arrive à ces inquiétudes, à ces terreurs, à cet isolement, les ressorts qui le faisaient agir sont brisés. M. Delaroche laisse une réputation d'homme honorable et indépendant.

---

6 *novembre.* — Un jeune poëte, M. Bouilhet, vient de tenter de faire parler en vers Louis XIV et madame de Maintenon devant le public de l'Odéon. Ce drame est en arrière de vingt-quatre ans. Si quelques vers heureux apparaissent parfois dans de longues tirades, la donnée de cet ouvrage est médiocre et n'est nullement rachetée par l'éternel flacon de poison du cinquième acte. Du poison en 1856, c'est de l'archéologie romantique. Enlevez les costumes Louis XIV de tous les personnages, et vous trouverez des êtres qu'aucun parterre ne supporterait L'enflure des vers, les rimes *riches* cachent la *pauvreté* des pensées. En étudiant les passions et la vie moderne plus profondément, M. Bouilhet pourra devenir jeune dans quelques années. A l'heure qu'il est, pour avoir chaussé les souliers d'*Hernani*, on jurerait que l'auteur a cinquante ans sonnés.

7 novembre. — J'engage M. Bouilhet, puisqu'il semble amateur de poisons dramatiques, à se servir de poisons plus modernes. Par là il montrera quelque aspiration pour les découvertes de nos jours. Il n'est besoin que d'aller au Collége de France, au cours de M. Bernard, qui cette année démontrera les propriétés du *curare*. C'est un aimable poison dont se servent les sauvages pour la chasse et pour la guerre, qui tue presque instantanément et qui ne laisse pas de traces ; ce poison a la vertu de ne pas avoir d'effet en boisson ; il n'est possible qu'avec une simple piqûre, à la pointe d'une épée, d'une aiguille. Je fais part à messieurs les dramaturges de cette découverte du *curare*, qui n'a pas encore servi au théâtre, et pour lequel je ne demande pas de droits d'auteur.

Les vers de M. Bouilhet sont aussi trompeurs que les séduisantes créatures du bal de l'Opéra, tant qu'elles ont la figure couverte d'un loup de velours. On les croit jeunes, l'œil paraît brillant ; sous les dentelles la bouche est pleine de coquetteries. Arrive le moment du souper, la belle se démasque ; c'est une créature fanée, maigre et pauvre, qui a emprunté à un domino et à un masque des dehors provoquants.

Le vers, c'est le masque de la pensée.

Encore un succès à la *Montarcy*, et je m'attèle aux succès de M. Ponsard.

On annonce une comédie de M. Frémy, la *Réclame.* Quand un tel sujet se loge dans la cervelle d'un homme, la *pensée* et *l'intelligence* peuvent s'attendre à entrer en tourmente ; une scène d'une pièce moderne, tout inférieure qu'elle soit, vaut dix *Montarcy*.

Les *Faux Bonshommes*, du Vaudeville, rien que par le titre, annoncent la recherche des caractères. Que le décousu, que le langage souvent commun soient trop souvent la base de cette pièce, une belle scène réellement comique, celle du contrat, suffit pour témoigner des tendances des auteurs. Ils cherchent la comédie que M. Bouilhet ne trouvera jamais, à cause de ses ressouvenirs romantiques.

— Quand mon café est plein pendant les entr'actes, disait le propriétaire du café Voltaire, c'est signe d'un grand succès à l'Odéon; je juge à l'économie des consommateurs qu'il n'y a que des billets donnés.

Or, depuis l'*immense* succès de la *Montarcy*, le café Voltaire se plaint de la rigueur du temps.

Le journal *Réalisme*, dont le premier numéro vient de paraître, a été justement sévère pour la *Montarcy*. Il est bon que le libre examen soit représenté par quelques jeunes gens qui, n'étant pas enchaînés par les relations du journalisme, disent hardiment ce qu'ils croient la vérité.

Mais qu'aurait pensé de la Montarcy le *Bras noir*, annoncé par M. F. Desnoyers pour défendre les intérêts de la poésie?

---

8 *novembre*. — Les petits journaux qui ne respectent rien, après s'être divertis en racontant les folies de M. Dumas père, s'amusent aujourd'hui aux dépens de l'économie de son fils.

« Un jour, » — dit le *Figaro*, — « je dînais chez lui en compagnie de deux autres personnes, un peintre ami intime de Dumas, M. Marchal et un homme du monde.

« On aporte un rosbeef monstre.

« — Louise, dit Dumas, votre rosbeef est très-beau ; combien coûte-t-il ?

« — Quatorze francs.

« — Très-bien ; mais ne m'en servez plus de ce prix-là. Le filet qui coûte quatorze francs n'est bon que chez les autres. »

Les petits journaux ont le tort de ne pas montrer le revers des défauts, car le procédé habituellement employé par eux fait que leurs personnages sont impossibles.

M. Dumas fils achète de la peinture, s'il n'achète pas de filets à quatorze francs ; à plusieurs reprises il avait commandé a un paysagiste très-pauvre diverses toiles qui auront un jour leur valeur, mais qui ne sont pas encore cotées chez les marchands de tableaux. Ce peintre tombe dangereusement malade ; un de ses amis écrit à M. Dumas pour lui faire connaître la triste position de son protégé. M. Dumas répond immédiatement les quelques lignes suivantes :

« Je viens d'écrire à C... comme si je ne savais rien, pour lui demander, s'il est à Paris, de m'envoyer un ou deux tableaux avec leur prix, et je lui ferai remettre dès aujourd'hui la somme qu'il demandera. Je pense comme vous que sa délicatesse aimera mieux devoir cet argent à son travail qu'à un emprunt ; mais quoi qu'il arrive, je désire lui être utile sous quelque forme que ce soit. »

Quand on fait de sa fortune honorablement gagnée un tel emploi, il est permis de ne pas vouloir manger de filet à quatorze francs, en supposant que l'anecdote soit réelle.

---

9 *novembre.* — La semaine dernière un grand journal contenait l'annonce suivante : « Tous les jours, de trois à cinq heures, M. Hébert, notaire honoraire, explique son système d'immatriculation, à l'Observatoire, derrière la statue du maréchal Ney. Très-avide de science de ma nature, j'allai reconnaître le terrain vers les deux heures et demie. Sur le volet d'une maison, non loin de la Closerie des Lilas, est placardée en gros caractères l'affiche de l'immatriculation. Tout en la lisant, je m'aperçus que j'étais observé à l'intérieur de la maison ; deux gros yeux cachés derrière des besicles étudiaient ma contenance : ces yeux ne pouvaient appartenir qu'à M. Hébert, j'en eus la preuve à trois heures précises, heure de mon entrée dans le sanctuaire de l'immatriculateur.

Enfin je venais de mettre la main sur un dieu, car ils sont rares depuis 1852. Pas la plus petite religion qui pointe, car je ne compte pas même pour des demi-dieux messieurs les directeurs de la *Revue de Paris*, qui ont essayé de ressusciter le saint-simonisme.

Le dieu Hébert, coiffé d'une calotte de velours, enveloppé dans une robe de chambre, était absolument seul dans une pièce du rez-de-chaussée, ornée de sphères singulières, de mappemondes particulières et de tableaux chargés de chiffres. Emu d'abord de ma position d'unique auditeur, je saluai, et M. Hébert m'ayant interrogé sur ma force en géographie, en histoire, en économie politique, je répondis par quelques sons douteux qui pouvaient signifier oui ou non, qui attestaient mon ignorance ou ma modestie.

Avec une complaisance infinie, le dieu Hébert m'expliqua son système géographique devant lequel tantôt je secouais la tête, tantôt je clignais de l'œil. La vérité est que je me sentais mal à l'aise seul, que ces chiffres et ces signes géométriques, dont j'ai particulièrement horreur, me troublaient la tête, et que si je n'entendais pas, je voyais à peine. Il me parut en gros que le dieu Hébert était un homme d'ordre qui avait pour but de classer l'humanité par chiffre, les hommes, les monuments, les musées, les bibliothèques. Chaque homme pour lui n'était qu'un chiffre, un numéro, au-dessous duquel on rangeait et ses actions physiques et ses actions morales. Nécessairement cette religion avait son langage : il était question de *déca-principes*, de *déca-siècle*, de *centi-siècle;* et le mot *immatricule*, qui revenait à tout propos, me semblait un nom de maladie bizarre. Dans la

tension d'esprit que je me donnai pour comprendre sans y arriver, un cauchemar me prit; à force d'entendre parler de chiffres, le dieu m'apparut sous la forme d'un gros zéro vivant qui portait des lunettes et qui dansait autour de moi en me jetant des questions hiéroglyphiques, telles que les suivantes :

« Quel est le numéro immatricule d'Adam? me demandait le dieu, et il répondait : — 4, 49, 493 ou 49—63. »

« Que veut dire le chiffre 4 ? disait le notaire honoraire d'un air triomphant? — Qu'il s'est écoulé au moins 4 déca-siècles ou 4,000 ans entre Adam et J. C. »

Un marchand d'habits vint à passer, et me regarda avec curiosité par la fenêtre ; je devais être blême:

« Et le chiffre 49 ? — Qu'il s'est écoulé 49 siècles. »

J'aurais voulu crier : assez ! mais le dieu continuait :

« Et le chiffre 496 ? — Qu'il s'est écoulé 496 fois dix ans. »

J'étaìs seul !

« Et le chiffre 49—63? — Qu'il s'est écoulé 4,963 ans. »

« Combien s'est-il écoulé de temps entre Adam et Mathusalem ?

Guère plus de temps, pensai-je, que depuis que je suis ici.

— Adam 49, Mathusalem 42 ; de 49 otez 42, reste 7, c'est-à-dire 7 siècles. »

« Entre Noé et Abraham ? — Noé 39, Abraham 23 ; de 39 otez 23, reste 16, c'est-à-dire 16 siècles. »

Une question de plus, me dis-je, et je deviens fou.

« Quel est le plus âgé de Jacob ou de Lévi ? — Jacob 22, Lévi 24 ; donc Jacob est plus âgé, puisqu'il est né 22 siècles avant J. C. et Lévi seulement 21. »

« Combien s'est-il écoulé de siècles entre Charlemagne et Napoléon Ier ?

A cette formidable question qui m'annonçait une pluie de chiffres, de déca-chiffres, une trombe de Pythagore, j'appelai toutes mes forces à mon secours pour me lever, saluer le dieu et m'esquiver ; mais j'étais anéanti, les unités et les dizaines s'étaient emparées de mon cerveau et se livraient à des folles multiplications, à des divisions insensées ; j'étais sous la puissance de logarithmes cocasses qui me clouaient à ma chaise.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un vénérable vieillard entra, en demandant naïvement l'explication annoncée dans le journal. Le charme était rompu, je m'enfuis lâchement, laissant l'infortunée victime hors d'état par son grand âge de se débattre contre cette immatriculation plus dangereuse que le hatchich. A l'heure qu'il est, je n'oserais m'aventurer sous les déca-

fenètres de M[e] Hébert, notaire honoraire, et je ne conseille à personne d'aller agiter la déca-sonnette du dieu.

---

10 *novembre.* — Il est fortement question de rétablir pour l'Exposition de peinture de 1857 le jury tel qu'il existait avant février 1848, c'est-à-dire le jury composé des membres de l'Institut.

Je ne tiens pour aucun jury, je ne crois pas aux concours, l'influence des Académies de toute éspèce est un danger certain; mais un jury étant donné, mieux vaut encore celui de l'Institut qu'un jury bâtard formé au hasard. En pareil cas les artistes qui ont fait leur chemin, M. Couture entre autres, sont plus dangereux que des hommes âgés, plus détachés des passions du moment, M. Heim, par exemple.

Les membres de l'Institut, qu'on a attaqués souvent avec raison, ont eu beau jeu à reprocher au *jeune* jury de 1856 ses exclusions, témoin celle de M. Courbet, obligé d'établir une exposition à lui seul pour montrer des œuvres considérables, l'*Enterrement d'Ornans,* repoussé à l'Exposition universelle.

La question des deux jurys se débat en haut lieu ; mais il est présumable que l'idée du jury de l'Institut triomphera.

---

11 *novembre.* — Les poëtes feignent d'admirer un petit volume de M. de Banville, les *Odelettes*, précédées d'une préface d'un ami complaisant, M. Asselineau, qui s'écrie : « Au milieu du réalisme qui nous déborde, il est doux d'invoquer le *faux* et le *romanesque.* » M. de Banville n'étant pas ami de la réalité, se voit donc convaincu, par son propre biographe, d'esprit *romanesque* et *faux*. Je suis tout à fait de l'avis de M. Asselineau.

Indépendamment de cette petite biographie qui ressemble à un discours de réception académique, M. de Banville a fait précéder les *Odelettes* d'une dédicace à M. Sainte-Beuve. A l'heure qu'il est, M. Sainte-Beuve est le dieu de la poésie : *Volupté* a pris des proportions bibliques. Le grotesque *Philoxène* court Paris en récitant de longues tirades de *Volupté*. Enfin un camp sainte-beuvien s'est formé tout à coup.

Sans tomber dans l'adoration, je dois dire que j'ai relu *Volupté* il y a un an, et que le livre est resté jeune, sans ces moisissures et ces toiles d'araignées qui couvrent une grande partie des livres romantiques de 1830. *Volupté*, quoique la manière en soit pénible par endroits, vit encore par la sincérité des passions qui sont plus fortes que l'enveloppe. Mais de là à faire un dieu de M. Sainte-Beuve, c'est ce qui semble bizarre et insolite.

« Votre œuvre *entière*, s'écrie M. de Banville, en

parlant à M. Sainte-Beuve, n'est-ce pas l'*Odelette* du dix-neuvième siècle? » Je ne comprends pas ce mot. Comment l'*Histoire de Port-Royal* peut-elle être une *odelette?* C'est ce que je me demande. L'auteur, enthousiaste de ses *odelettes*, en fourre partout.

Suit une autre phrase, avec accompagnement d'odelettes :

« *Volupté*, ce roman de toutes les âmes, ce n'est au fond que l'*odelette* d'un cœur à trois. » A entendre M. de Banville, tout ce que touche M. Sainte-Beuve devient *odelette*; le maître finira par partager les visions de son disciple. Au restaurant, M. Sainte-Beuve demandera une odelette au gras. En sortant la pluie tombe à flots, et M. Sainte-Beuve regrettera de n'avoir pas apporté son odelette en soie bleue pour se garantir de la pluie. Une femme passe dans la rue, le jupon blanc, découvrant une jambe faite au tour, M. Sainte-Beuve sentira son odelette battre dans sa poitrine. La pluie continue. M. Sainte-Beuve entrera dans un théâtre et demandera une bonne place d'odelette-d'orchestre, mais les danseuses sont maigres, les bras sont pauvres; il est facile de deviner qu'elles portent des odelettes de coton. Fatigué de ces mensonges, M. Sainte-Beuve sortira, et sa fantaisie le poussera chez un perruquier pour se faire couper les odelettes. »

---

12 *novembre.* — Les journaux littéraires pleuvent et rappellent le mouvement de la presse en 1848; mais la nation y gagnera de se voir éclairée sur les questions littéraires au lieu d'être entraînée vers la politique. Il y a bien des feuilles inutiles, sans esprit, remplies de cancans littéraires, grossières (à ce propos, il est bon de faire remarquer que les petits journaux légitimistes, en littérature de même qu'en politique, sont toujours les plus grossiers et les plus insulteurs), mais il se dégage de cette foule de bavardages, de taquineries et de cancans littéraires, un sentiment de lutte et d'attention qui prouve qu'une génération nouvelle se prépare à des œuvres sérieuses par des escarmouches légères. A l'heure qu'il est la plupart de ces jeunes gens tirent au mur pour se faire la main, ils essayent leurs forces sur n'importe qui et se battent un peu à tort et à travers. J'ai longtemps prédit cette lutte, j'en prévoyais les excès. La république des lettres sera exposée à des troubles momentanés, à des soulèvements, à des émeutes de quelques insensés, mais le calme renaîtra petit à petit.

Après les fièvres de la première jeunesse viendront des fruits savoureux muris à loisir.

Toutes les semaines il paraît une gazette, ce n'est pas assez, il en faudrait une tous les jours; la littérature a besoin de se réveiller. Les hommes man-

quent. Le public a soif de romanciers, de poëtes et de peintres nouveaux.

---

13 *novembre.* — La *Correspondance littéraire* vient de paraître. M. Lalanne en est le directeur ; c'est un vrai critique, dans ce que le mot offre de sérieux et de savant. Tous ceux qui ont suivi la fortune de l'ancien *Athenæum français,* savent quelle direction intelligente était donnée à ce recueil, inspiré par l'amour des belles-lettres. Les jeunes gens s'y trouvaient mêlés à leurs pères, et la *réclame* en était bannie. La *Correspondance littéraire* continuera glorieusement le rôle de l'*Athenæum* qui s'est éteint dans les bras de la *Revue contemporaine*, après quelques mois de mariage.

Ce qu'il faut remarquer chez M. Ludovic Lalanne, et ce qu'il est bon de répéter, c'est qu'il apporte des preuves et des documents dans sa critique. Il ne se contente pas de nier, il montre des faits nouveaux. Rendant compte des deux derniers livres de M. Cousin qui, ayant la spécialité du dix-septième siècle, croit tout connaître, M. Lalanne lui dit : « Dans telle bibliothèque, dans telle collection, dans tel dossier, dans tel portefeuille vous trouverez des documents *inédits* relatifs à vos travaux. » Voilà ce que devrait

être tout critique, un homme s'intéressant aux travaux de celui dont il parle, un disciple plus savant que le maître ; alors les critiques seraient réhabilités. Mais pour un Lalanne combien d'ignorants et de bavards!

---

14 *novembre.* — Le club des réalistes est décidément constitué. Il se tient en plein air, à Neuilly, où l'on peut suivre non sans danger les clubistes pendant une lieue, du commencement de la rue de Longchamps jusqu'au pont de Suresnes.

Le *noble* jeu du mail, comme on le disait dans l'origine, occupe les loisirs des réalistes, qui sont passés à l'état de *Chevaliers du bois roulant*, terme en usage dans les provinces du Midi.

Un *maître palemardier* sera nommé prochainement, afin de dresser des *perpignans* et de préparer des boules. Une demande a été adressée aux autorités compétentes pour changer le nom de la rue de Longchamps en celui de rue du Mail.

---

15 *novembre.* — Ces exercices n'ont pas été vus d'un bon œil par les paisibles habitants du quartier Saint-James, qui remarquent avec terreur les cour-

bes formidables produites par les boules envoyées par les maillets de fer. Certaines familles bourgeoises qui s'en allaient tranquillement le dimanche visiter les *rochers* du bois de Boulogne, gênaient beaucoup les joueurs.

Sch..., le mystificateur de la bande, a mis ordre à ces dérangements ; à l'une des dernières séances, il avait barré la rue de Longchamps par une planche où se lisait l'interdiction aux voitures et même aux piétons de circuler dans ladite rue, qui longe la Seine.

Cette mesure, quoiqu'elle partît d'un simple particulier, a été exécutée dans toute sa rigueur, et les Chevaliers du bois roulant sont restés maîtres absolus de la rue.

---

16 *Novembre.* — La librairie parisienne importante semble frappée d'aliénation mentale : messieurs les éditeurs auront sans doute respiré ce printemps l'odeur des colzas en fleur.

1° C'est M. Janet, qui, en tête d'un livre qu'il édite, déclare que son annotateur, M. Edelestand du Méril, est un homme sans aucune valeur; que lui, M. Janet, est honteux de vendre un pareil livre au public, et que le public est bien averti de ne pas l'acheter.

Il est bon d'ajouter que le tribunal a condamné M. Janet pour cette singulière préface.

2° Grande querelle universitaire entre la maison Delalain et la maison Lecoffre. Un Allemand a eu la témérité d'annoncer que M. Burnouf n'était pas un grammairien grec sans reproche ; sur quoi M. Delalain a fermé sa boutique à M. Lecoffre, éditeur de l'Allemand Dübner, et lui a refusé de vendre des livres à l'avenir. *Refusé de vendre des livres !* Cela se voit rarement en librairie. Le beau trait d'héroïsme !

3° Enfin, M. Hachette lui-même a été atteint de la contagion. Après avoir vendu en cinq mois quelques mille exemplaires des *Aventures de mademoiselle Mariette*, M. Hachette a courageusement jeté le restant au feu. Une prétendue question de morale est mise en avant ; mais il est positif que M. Hachette n'est devenu si rigide qu'après deux éditions d'un roman, coupable tout au plus de jeunesse.

La question suivante, qui intéresse toute la littérature est celle-ci : Un libraire destiné à servir d'intermédiaire entre l'auteur et le public accomplit-il sa mission *d'intermédiaire* en détruisant un livre ?

---

17 *novembre.* — Rien n'est plus difficile que de se soustraire aux exigences des amateurs d'autographes ; mieux vaut encore n'y pas répondre. Un matin que

j'allais me mettre à déjeuner, on m'apporte une lettre dont les premières lignes étaient :

« Monsieur, quand vous recevrez cette lettre, je *n'existerai plus.* » Cette annonce de suicide me bouleverse, je regarde la signature, elle m'était inconnue, le pays était un petit village ignoré de France.

En continuant la lecture, je lis que l'inconnu suspendra son suicide si je veux bien lui répondre quelques lignes affectueuses, si je compâtis à l'état de son âme, etc. Le tout en un style qui sentait Charenton.

Dans ma naïveté, j'écris au maire de la commune, en le priant de surveiller M. un tel de ses administrés, dont la tête n'est pas saine, qui m'a confié ses projets de suicide.

Huit jours après je reçois une seconde lettre de l'inconnu encore vivant, qui me remerciait de l'*aimable* lettre que le maire lui avait remise.

J'avais été pris à l'autographe.

---

18 *novembre.* — Le suicide est un des moyens les plus adroits de pêcher à l'autographe. Qui pourrait résister à se mettre en travers d'un événement si grave?

M. Laverdet, un des plus fameux marchands d'au-

tographes, fit un jour une vente où se remarquaient :

Dix pages de Châteaubriand sur le suicide ;

Cinq pages de Lamennais sur le même sujet ;

Trois pages de Ballanche contre le suicide ; enfin,

Vingt feuillets de George Sand toujours sur le suicide.

Châteaubriand, Lamennais, Ballanche et George Sand avaient répondu naïvement à un homme qui menaçait de se suicider, qui sans doute avait recopié quatre fois une même lettre touchante, pour vendre immédiatement les pages inédites des célébrités, victimes du vol à l'autographe.

---

19 *novembre*. — Les lettres d'un *bon jeune homme*, publiées par le *Figaro*, sont de M. Edmond About. Les premières, d'un cadre un peu vieilli, sentaient le *Jérôme Paturot*; celles qui ont suivi sont hardies, pleines de coups d'épée.

La situation qui a été faite à M. About est assez exceptionnelle pour être expliquée en quelques lignes. Il arrive de l'étranger, publie la *Grèce contemporaine* avec un grand succès dont une certaine partie est due à la franc-maçonnerie universitaire. La grande presse couronne de lauriers le nouveau venu qui, en moins de deux mois, passe de l'obscurité la

plus complète à une réputation que tant de gens cherchent sans pouvoir la trouver. Le roman de *Tolla* paraît et confirme les espérances de l'université; mais les critiques attendaient le jeune auteur au coin d'un feuilleton. *Tolla* a un immense succès, c'est le signal d'un *tolle* général contre l'auteur : le livre n'est pas de lui, il est pillé, disent les critiques, dans des lettres publiées à Rome. Alors est mis en action le fameux monologue de Beaumarchais sur la calomnie. Tous les Basiles de la critique, les Ulbach, les Limayrac, commencent le feu contre l'auteur avec la bonne foi qu'on leur connaît. Que j'aurais voulu avoir une gazette alors pour défendre M. About et me séparer de ces journalistes dont on a pu dire qu'ils tenaient à la fois de l'inquisiteur et du sergent de ville! Le grand crime de M. About était d'avoir publié un livre dont le succès était considérable, crime prévu par l'article premier du code de certains critiques, article ainsi conçu : « Tout homme convaincu de s'être mis en relations avec un nombreux public par le publication d'un livre, sera immédiatement cité à notre barre. En cas de première édition, la peine pourra consister en un simple avertissement; la réprimande est attachée à la seconde édition : à la troisième, l'auteur sera publiquement déshonoré. »

L'inquisiteur Limayrac dressa un réquisitoire terrible, et l'ordre fut donné au sergent de ville Ulbach

d'empoigner le criminel, ordre qu'il exécuta avec son zèle habituel. M. About, convaincu du crime de troisième édition, fut condamné; mais après avoir fait son temps, se sentant innocent, l'accusé reparaît menaçant, et à cette heure il fait un procès à ses juges. Limayrac et Ulbach sont mis en jugement à leur tour : ces accusés n'inspirent aucune sympathie.

---

20 *novembre.* — La vente de statues et tableaux de M. Etex est annoncée pour le 9 décembre. L'auteur du *Caïn* expose toute son œuvre, parmi laquelle se remarquent des bustes curieux : Rossini, Thiers, Pierre Leroux, Dupont de l'Eure, Cavaignac, Augustin Thierry, Proudhon, Auguste Comte et celui de Châteaubriand, un an avant sa mort. L'exposition publique aura lieu le 8 décembre, au domicile du statuaire.

---

21 *novembre.* — Je suis peu porté au merveilleux ; aussi peut-on me croire quand j'affirme quelque fait extraordinaire. Après avoir lu un grand nombre de livres pour et contre la phrénologie sans pouvoir en tirer autre chose que des négations et des affirmations inutiles, je suis allé voir M. le docteur Pierre Béraud,

directeur du journal *la Phrénologie*. Je ne crois pas avoir été aussi ému de ma vie, après l'inspection de ma tête. M. Béraud s'étant recueilli quelques minutes, m'a tenu courbé sous des *vérités* d'une *intimité* telle que je ne croyais pas qu'un autre que *moi* pût descendre dans cet escalier intérieur où sont assis côte à côte les qualités et les défauts. Ceux qui font des phrénologistes des hommes dont la puissance d'observation est due à l'étude de la physionomie, se trompent. Un physiognomoniste serait incapable de donner une définition aussi intime d'un homme que M. Pierre Béraud. Combien d'hommes ne se connaissent, n'osent se connaître, qui pourraient, à la suite d'une telle consultation, tenter de réagir contre leurs propres penchants et s'efforcer de cultiver des qualités dont ils ont le germe, d'étouffer des instincts mauvais par un attentif examen de leurs actions ?

---

22 *novembre*. — On annonce la publication prochaine d'un Shakespeare complet, traduit par François-Victor Hugo. C'est là une belle entreprise destinée à un grand succès : nous n'avons pas de traductions de Shakespeare, sauf quelques préparations d'histoire naturelle qui font du grand poëte anglais un être empaillé avec yeux de verre.

Les traditions et les origines du théâtre et de la

vie de Shakespeare sont confuses; les fables les plus singulières règnent encore à l'heure qu'il est en Angleterre sur son œuvre. S'il existe un club shakespearien qui a pour mission unique de recueillir les moindres faits ayant rapport au peintre d'Hamlet, des détracteurs ne se sont-ils pas récemment ingénié à démontrer que Bacon était l'auteur des drames de Shakespeare! M. Hugo fils, indépendamment de sa traduction, donnera des commentaires curieux sur l'œuvre existante, l'œuvre inconnue et l'œuvre disparue de Shakespeare. Un tel livre vaut une création.

---

24 *novembre.* — On joue aux Folies-Dramatiques un drame intitulé : *Rétif de la Bretonne.* Les auteurs ont découpé tant bien que mal un livre du fécond romancier, mais il n'est question de Rétif que sur l'affiche. Il y avait un drame curieux à faire sur cet homme étrange dont M. Monselet a raconté la vie si pleine d'incidents. Ce rôdeur de nuit, ce romancier nocturne qui se jetait de gaieté de cœur dans d'étranges aventures pour en tirer des histoires dramatiques, sont peints vivement dans le volume de M. Monselet, que les bibliophiles connaissent et que les auteurs dramatiques n'ont pas encore déterré. Il y a dix drames dans la vie de Rétif, dont Benjamin Constant, taquiné de sa réputation, disait qu'il était

rétif à l'admirer. Pourquoi M. Monselet, dont le talent mobile s'essaye à la fois à la poésie, à la prose, à la biographie, au roman, au journalisme, n'ajouterait-il pas une corde dramatique à son arc, en arrangeant pour la scène la vie accidentée d'un homme qu'il a longuement étudié ?

---

25 *novembre*. — Le Théâtre-Lyrique monte en ce moment *Obéron*, de Carle-Marie de Weber ; c'est le dernier opéra de ce grand génie, qui eut la douleur de constater à Londres le peu de succès de cette œuvre à laquelle s'attache l'enthousiasme, mais qui ne vint que plus tard, quand il n'était plus temps !

C'est une belle et artistique idée de faire entendre cette musique poétique au boulevard du Temple. Quoi qu'on en dise, le peuple a le sentiment du *beau*, sous quelque forme qu'il se manifeste, peinture, roman et musique. Il importe de lui donner du *beau* ; sans quoi il mange n'importe quelle nourriture, semblable à ces naufragés qui, pour ne pas mourir de faim, se nourrissent d'infects débris.

Tous les dimanches, depuis quelques semaines, le Théâtre-Lyrique joue *Robin des Bois*, en compagnie de *Richard Cœur de lion*, et le public du boulevard comprend les tendresses et la bonhomie de Grétry, aussi bien que les élans dramatiques de Weber.

27 *novembre.* — J'ai beaucoup plaint mademoiselle Plessy de jouer le *Berceau* en compagnie de Bressant. C'est une édition considérablement diminuée du *Caprice*, d'Alfred de Musset. Un enfant au berceau sert de trait d'union à deux époux qui ne s'aiment plus.

Aux Funambules, quand un enfant est en scène, il égaye considérablement la pantomime. Pierrot berce l'enfant, Pierrot le fait manger, Pierrot veut l'allaiter: l'enfant se plaint, crie, écume, éclate ; Pierrot lui fourre une carotte dans la bouche pour le faire taire. On cache généralement l'enfant dans une armoire, on le laisse tomber dans la poêle à frire, on s'assied sur lui pour l'empêcher de crier; finalement on le jette par la fenêtre.

Les auteurs du *Berceau*, de la Comédie française, ont négligé ces traditions ; je crois l'enfant mal venu.

---

28 *Novembre.* — Grassot, après avoir joué divers vaudevilles où il ridiculisait le peintre Courbet, se décide un jour à l'aller voir à son atelier.

— Je voudrais faire peindre mon réalisme, dit-il.

N° 2. — SOMMAIRE DU 1er DÉCEMBRE

Est-il bon? Est-il méchant? (Lettre à M. le ministre d'État.)

Les Sensations de Josquin (La [illegible] Misère. — Histoire de saint [illegible]. — [illegible].)

Les Excentricités de Gérard de Nerval.

Petite Gazette du mois : M. Sainte-Beuve mange des [illegible] au gras. — [illegible] littéraires. — [illegible] de la Bretagne. — [illegible] de la Chaise, 11, rue de Paradis-Poissonnière. — Ménage et finances de M. Dumas fils. — Découverte d'un nouveau poison à l'usage des dramaturges et des femmes sensibles. — Le dieu Hébert. — Comment on traite les enfants aux Funambules. — [illegible] d'Hélène Kolbov. — M. Couture et M. Clesinger. — Opéra et Hippodrome. — Weber et Oberon. — Du suicide et des [illegible]graphes. — Le dernier succès romantique. — [illegible]. — Les chevaliers du bois roulant. — Comment les [illegible] a leurs exercices.

N° 1. — Sommaire du 1er novembre.

UNE VIEILLE MAITRESSE (Lettre à M. Veuillot).

LES SENSATIONS DE JOSQUIN (Les Anabaptistes).

LA JEUNESSE D'HONORÉ DE BALZAC (Balzac poète, Balzac imprimeur).

PETITE GAZETTE DU MOIS. La France et l'Empereur. — [illegible] de M. Mirès. — Prodigalités de M. de Lamartine. — [illegible] de Mme de Girardin. — La France ramenée à l'âge d'or. — Comment les architectes comprennent la nature. — Currer Bell [illegible] par M. Old Nick, son bourreau. — Histoire de saint [illegible] et d'un restaurateur de tableaux. — Les hommes-femmes et les femmes-hommes. — M. de Nieuwerkerke et le peintre X. — Pourquoi M. Alphonse Karr vit en Italie. — Henri Heine et M. Max [illegible]. — L'art des vers, enfantillage et puérilité. — Nouveau [illegible] de M. Le Camus. — Me [illegible] contre M. Horace Vernet. — Grand complot des réalistes. — Nouvelles des théâtres et des ateliers.

PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS — Un An. . . . . . . 7 fr. | PROVINCE — Un An. . . . . [illegible]

Paris — Imprimerie de [illegible], rue des [illegible]-Augustins.